

INTRODUCTION GÉNÉRALE

LE PROBLÈME ET NOTRE BUT

La langue portugaise est aujourd'hui la langue officielle de huit pays sur quatre continents. Elle est présente dans le monde sur des zones très étendues comme le Brésil, l'Angola et le Mozambique, et très éloignées entre elles, sans que pour cela la différenciation qui en résulte naturellement² conduise à une grande difficulté de compréhension entre des individus des différents groupes ou empêche la diffusion des œuvres, écrites ou audio visuelles, d'un pays à l'autre. Le linguiste Manuel de Paiva Boléo jugeait comme exceptionnelle son homogénéité³. Il y a cependant, d'un point de vue officiel, deux références distinctes, la norme du Portugal et la norme du Brésil. Dans les six autres pays, c'est la norme du Portugal qui sert de référence, même si c'est de façon peu autoritaire. Ces six pays, l'Angola, le Mozambique, le Cap-Vert, la Guinée-Bissau, São Tomé et Príncipe, et Timor-Lorosae, s'ils n'ont pas de norme propre, connaissent des situations linguistiques très différentes de celles du Portugal et du Brésil, par le fait que le portugais n'est la langue maternelle que d'une minorité plus ou moins importante de leur population. Le contact avec un nombre plus ou moins grand de langues vernaculaires ou véhiculaires soumet ensuite dans ces pays la langue portugaise à des influences différenciatrices, parmi les autres influences de l'écosystème⁴ de chaque zone. Il est judicieux de se demander si la référence à la norme portugaise y est encore réaliste et si la définition de nouvelles normes de la langue portugaise n'y serait pas scientifiquement justifiée.

L'Angola est parmi nos six pays celui où la proportion de la population ayant le portugais comme langue maternelle est la plus élevée, et également celui qui compte la plus forte proportion de monolingues lusophones, cas unique en Afrique pour une langue européenne. Les statistiques sont rares en ce domaine, mais les propos de l'écrivain angolais José Eduardo Agualusa que nous citons ci-après nous paraissent près de la réalité :

Ao contrário de todas as antigas colónias portuguesas, em Angola o português tinha já uma expressão significativa à data da independência : para pelo menos 5% da população era a língua materna. E penso que é o único caso de uma língua europeia que se enraizou em África como língua materna. E hoje,

² Constat d'André Martinet : « Aucune communauté un peu vaste n'est linguistiquement homogène. » MRNA p.30.

³ « Essa unidade do português torna-se ainda mais flagrante se compararmos as diferenças, relativamente pequenas, que existem entre o português europeu e o português do Brasil (...), com as que se verificam entre o inglês de Inglaterra e o dos Estados Unidos, ou, mais ainda, entre o francês da França e o do Canadá. São várias as causas desta homogeneidade excepcional da língua portuguesa, homogeneidade que, com meu conhecimento, não tem paralelo em qualquer outra língua da Europa e que tanto contribui para a sua vitalidade. » BOEA p.260.

⁴ Selon Emílio Giústi, nous entendons par *écosystème*, ou système écolinguistique, l'ensemble des conditions de toutes sortes dans lesquelles la langue vit et évolue, les langues en contact n'étant qu'une de ces conditions. La nature, l'histoire, la société, la religion, etc., sont autant d'autres paramètres de cet écosystème.

*segundo os últimos dados, no mínimo 42% da população falam português como língua materna, sendo que mais de 90% a dominam como segunda língua.*⁵

Le but essentiel de notre travail sera de nous approcher de cette réalité linguistique angolaise dans la perspective de l'affirmation d'une nouvelle norme.

Dans cette introduction, nous présenterons l'écosystème complexe de la langue portugaise en Angola, nous ferons ensuite état des travaux et recherches qui ont été pour nous des sources d'informations utiles, et enfin nous présenterons plus en détail la conception de notre travail, la méthode employée et la structure choisie pour organiser nos observations et notre réflexion dans les trois chapitres qui suivront cette introduction.

L'ÉCOSYSTÈME

Généralités

L'Angola est un vaste pays de la côte Ouest de l'Afrique australe débordant sur l'Afrique centrale au Nord et par l'enclave de Cabinda. Il a une superficie de 1 246 700 km² et sa population est d'environ douze millions d'habitants. Passant de la guerre anti-coloniale à la guerre civile, il a été depuis 1961 et jusqu'en 2002 le théâtre d'une guerre au lourd bilan qui a connu son paroxysme dans les années 1990 et dont les résultats sont aujourd'hui particulièrement désastreux⁶. Le pays est riche en potentialités économiques de toutes sortes, notamment par son sous-sol dont le pétrole et les diamants sont les plus importantes ressources.

L'Angola bénéficie d'une façade atlantique de plus de 1600 km et est entouré de quatre pays : la Namibie au Sud, la Zambie au Sud-Est et à l'Est, la République Démocratique du Congo (ex-Zaire) au Nord et la République Populaire du Congo qui n'a pour frontière commune avec l'Angola que celle avec l'enclave de Cabinda.

Au moment des premiers contacts avec les Portugais, en 1482, le Royaume du Congo regroupait des régions actuellement sur trois pays : le Nord de l'Angola, une partie de la République du Congo et une partie de la République Démocratique du Congo, ainsi que Cabinda. A la même époque, l'Empire Lunda recouvrait une partie du Nord-Est de l'Angola actuelle, du Sud-Est de la République du Congo et du Nord de la Zambie. L'Angola n'échappe pas à une constante de l'Afrique d'aujourd'hui, qui, d'une façon générale, redécoupée par l'Europe à la fin du 19^{ème} siècle, a perdu ses espaces géopolitiques propres et vit avec ceux qu'elle a hérité de la colonisation.

Administrativement, le pays est aujourd'hui divisé en dix-huit provinces dont la plus vaste a une superficie supérieure à celle du Portugal. Leurs noms officiels sont aujourd'hui les suivants : Kabinda, Zaire, Wije, Bengu, Lwanda, Malanje, Kwanza Norte, Kwanza Sul, Lunda Norte, Lunda Sul, Muxiku, Viyé, Bengela, Wambu, Wila, Kunene, Kwandu Kubangu et Namibe.

Du fait de la guerre, même si elle a pris fin en 2002, les données démographiques et socio-politiques sont parmi les plus alarmantes du monde : indice de développement humain, taux de mortalité infantile, alphabétisation, notamment. Du fait de la guerre également, la répartition de la population sur le territoire et sa stabilité a été fortement perturbée et la conséquence la plus notable est que la capitale, Luanda, concentre aujourd'hui le tiers de la population de tout le pays, soit environ quatre millions, alors qu'elle ne comptait qu'environ un million d'habitants en 1975, au moment de l'indépendance.

⁵ "Entrevista : José Eduardo Agualusa, Em três continentes", Jornal de Letras, 01/05/2002, p. 7.

⁶ On ne peut dissocier toute question angolaise de la question de la guerre, c'est ce que nous rappelle René Pélissier par cette phrase : « Si elle n'est ni inexplicable, ni unilatérale, ni permanente, la violence est, qu'on le veuille ou non, la marque de l'Angola. », PELA p.19.

Quant au milieu naturel de l'Angola, il est aussi une réalité toute autre que les milieux naturels du Portugal et du Brésil. La faune et la flore, en grande partie différentes, y sont riches et variées. Le climat est humide et caractérisé par deux saisons distinctes : une saison des pluies de septembre à avril et une saison sèche de mai à août. La plaine côtière est cependant soumise à un climat aride, en témoigne le désert de Namibe au Sud-Ouest du pays et le fait qu'il y a des années où il ne pleut pas du tout à Luanda. Les paysages sont vastes et divers, de la forêt équatoriale aux déserts, en passant par les plateaux, les montagnes, les inselbergs, les chutes d'eau, la savane, les plages immenses, etc.

La première caractéristique linguistique globale de l'espace angolais par rapport au Portugal et au Brésil, c'est qu'il n'est pas, comme eux, entouré de pays de langue espagnole. En effet, au Nord et au Nord-Est de l'Angola, la République Démocratique du Congo (Congo-Kinshasa) et la République Populaire du Congo (Congo-Brazzaville) sont des pays où le français est langue officielle, et à l'Est comme au Sud la Zambie et la Namibie ont l'anglais comme langue officielle. Pour tous ces pays, les langues vernaculaires sont pratiquées majoritairement dans la vie courante. Cependant, les échanges diplomatiques et commerciaux, au niveau des grandes entreprises seulement, se font dans ces deux langues européennes. Les personnes qui circulent assez facilement d'un pays à l'autre, pour diverses raisons entre lesquelles un commerce informel actif, utilisent généralement leur propre langue africaine en usage de part et d'autre de la frontière (qui coupe toujours un groupe ethno-linguistique), ou à défaut une langue véhiculaire telle que le lingala, le swahili ou le cokwe pour les relations avec la République Démocratique du Congo.

On se trouve dans une situation linguistique où un grand nombre de langues sont en contact plus ou moins étroit, entre le superstrat (le portugais), l'adstrat (le français et l'anglais et les langues véhiculaires des pays limitrophes), et le substrat, constitué par l'ensemble des langues africaines d'Angola, regroupées traditionnellement en dix grands groupes très variables selon leur nombre de locuteurs et leur aire d'extension, l'umbundu étant de loin la plus parlée : Kimbundu, Umbundu, Kikongo, Cokwe, Ganguela, Herero, Nyaneka, Ovambo, Okavango, Khoisan. La carte de la page 60 donne une idée de la répartition des groupes ethnolinguistiques en 1970, la situation ayant pu être modifiée depuis. On y voit que les deux seuls groupes qui sont entièrement angolais sont les Mbundu et les Ovimbundu, les huit autres chevauchant les frontières.

Outre ces langues, l'espagnol a également été langue de superstrat en Angola de 1976 à 1990 avec la présence de nombreux Cubains, ainsi que le créole capverdien pendant la période coloniale.

Le processus d'installation de la langue portugaise dans cet espace géographique nouveau commence à peu près à la même époque au Brésil et en Angola, au 16^{ème} siècle. Il a lieu cependant dans des conditions très différentes.

Au Brésil les colons ont fait souche très tôt et occupé la quasi-totalité du territoire. L'Angola ne sera occupé complètement qu'au 20^{ème} siècle, avant quoi la présence lusophone était faible numériquement et limitée à un réseau de points stratégiques du territoire. Ajoutons à cela que les Brésiliens d'aujourd'hui sont les descendants des colons, mais aussi des Africains arrivés comme esclaves, et, dans une moindre mesure, des Indiens. Les langues indiennes et africaines n'ont été en contact avec le portugais au Brésil qu'au début et la grande majorité des Brésiliens d'aujourd'hui ont des ancêtres monolingues lusophones depuis plusieurs générations. Or, il y a un faible pourcentage d'Angolais ayant des ancêtres lusophones et surtout depuis plusieurs générations. Ils ont très majoritairement des ancêtres bantouphones et sont pour quelques années encore bantouphones eux-mêmes dans une proportion significative.

On peut distinguer trois grandes périodes que nous présenterons ci-après dans l'ordre et pendant lesquelles la langue portugaise s'est installée de trois façons historiquement différentes :

- une première période d'expansion maritime et commerciale, très longue, s'étend du 15^{ème} au 19^{ème} siècle ;

- vient ensuite une période d'exploration et de colonisation, qui prend fin en 1974 ;
- enfin, la période qui se poursuit actuellement et qui est celle de l'indépendance.

Dès la fin du 15^{ème} siècle, la langue portugaise entre en contact avec une vaste population de langue kikongo, puisque c'est en 1482 que Diogo Cão arrive à l'embouchure du fleuve Congo, aujourd'hui Zaïre⁷. Du côté portugais les agents de ce contact ont été surtout des missionnaires et des commerçants, mais aussi des fonctionnaires, des maîtres d'enseignement, des militaires et des artisans. Sous le règne d'Afonso I de Congo (±1506-1543), les relations sont particulièrement intenses et ce durant tout le 16^{ème} siècle. Ces relations sont assez localisées puisqu'elles se produisent principalement dans la région de l'actuel Zaïre, province angolaise du Nord-Ouest, dont la capitale de l'époque était Mbanza Congo, qui a retrouvé ce nom depuis l'indépendance, après s'être appelée São Salvador, et qui est située à quelques 200 km de Soyo, port de la rive sud de l'embouchure du Zaïre. Des contacts plus diffus s'étendaient alors à d'autres régions par l'intermédiaire de missionnaires et de commerçants, à quoi on doit ajouter que les factoreries de Soyo voyaient affluer des gens venant de régions parfois très éloignées.

Il est utile de signaler quelques témoignages prouvant son emploi par des africains à cette époque dans l'espace devenu depuis angolais. Willy Bal a fait un relevé de plusieurs citations concernant Soyo et São Salvador (Mbanza congo) Nous lui en empruntons quelques unes :

« Il y a bien huit ou dix écoles comme au Portugal [à Soyo]. Tous les enfants apprennent le portugais et reçoivent l'instruction en cette langue » (traduction d'un passage de P. Van den Broecke, par J. Cuvelier, dans « L'ancien Congo d'après Pierre van den Broecke (1608-1612) », in Bulletin de l'Académie royale des sciences coloniales, nouvelle série, t. I, fasc. 2 (1955), Bruxelles, p. 183).⁸

« Il linguaggio, con che si predica [à São Salvador], è il linguaggio Portoghese, se bene anco il Castigliano è inteso, e detta lingua la intendono moltissimi, particolarmente nella Città di San Salvador, ed in Sogno (P. Fra Gio. Francesco Romano, Breve Relatione del successo della Missione de Frati Min. Capuccini del Serafico P. S. Francesco al Regno del Congo, Roma-Parma, 1649, p.38)⁹

A propos de la reine Zinga, souveraine des Jagas, qui recevait vers 1650 des Capucins qui avaient été capturés par des soldats :

« Trà questi discorsi infervorata volle, che sedessero; indi proseguendo le medesime cose, non satiavasi di udire da gli stessi in idioma Portoghese (nel quale era versatissima) ripetere gli argomenti altre volte intesi... » (P. G. A.

⁷ Le mot *Zaïre* est une lusitanisation du kikongo *nzadi* (BNTA p.406), qui signifie grand fleuve et par lequel les Bakongo désignaient le fleuve Congo. Le mot *nzadi* a subi une dénasalisation (nz>z) et une métatèse (di>ir, le [d] kikongo étant pratiquement l'équivalent du [r] portugais dans ce cas).

⁸ BALA p.149-151.

⁹ Ibidem. Traduction : Le langage dans lequel on prêche est le portugais, même si le castillan est compris, et cette langue est très bien comprise, particulièrement dans la ville de San Salvador, et à Soyo.

*Cavazzi, Istorica Descrizione de' tre Regni, Congo, Matamba et Angola, Bologne, 1687, L. IV, §22).*¹⁰

Un nombre important de sujets du royaume du Congo ont été bilingues : fonctionnaires, prêtres, commerçants, naturellement les interprètes et les enfants de la noblesse qui faisaient une partie de leurs études au Portugal.

Comme témoignage de ce bilinguisme, cause essentielle des interférences, cette citation du Père Cavazzi à propos d'une mission à Mpinda, dans la province de Soyo :

*« Quattro di loro s'impregarono in ascoltare le Confessioni, le quali facevano i penitenti in lingua portoghese molto famigliare in quelle spiagge, o per via d'interprete... » (Istorica Descrizione de' tre Regni, Congo, Matamba et Angola, Bologne, 1687, livre III, n°25, p.234).*¹¹

Même dans le cas d'une évangélisation par des capucins italiens, on voit que la langue portugaise garde sa position privilégiée.

Mais la langue portugaise courante de l'époque, ou même cultivée, n'est pas la seule à apporter du portugais, comme nous l'affirme Willy Bal :

*Ce qui ne fait aucun doute, c'est l'existence et la large diffusion d'un pidgin portugais sur les côtes d'Afrique, à partir du 16^{ème} siècle. Ce pidgin, connu sous le nom de « langue franque » et dit parfois « porto », est bien attesté. Il nous semble que les si nombreux emprunts d'origine portugaise qui se rencontrent, comme nous l'avons vu, dans les idiomes les plus divers d'Afrique noire, ne remontent pas au portugais cultivé mais à cette « langue franque ».*¹²

C'est bien à cette époque que se forment les pidgins et créoles qui ont abouti aux créoles du Cap-Vert, de Guinée Bissau, de Casamance, de São Tomé et Príncipe, etc. Certains de ces pidgins et créoles ont pu disparaître et notamment en Angola, lorsque les conditions ont évolué vers une prépondérance des langues en contact.

Le portugais a bien joué le rôle de lingua franca sur les côtes africaines, et particulièrement sur les côtes angolaises, surtout au 16^{ème} siècle et au 17^{ème} siècle. La forme *kuma* du kimbundu en serait témoin, selon nous, et aurait été empruntée à cette « langue franque » plutôt qu'au portugais cultivé lui-même.¹³

¹⁰ Ibidem. Traduction : Pendant ces discours enthousiastes elle voulut qu'ils s'assoient, et qu'ils continuent ensuite les mêmes choses, elle ne se lassait pas d'entendre d'eux-mêmes en idiome portugais (dans lequel elle était très experte) répéter les arguments déjà entendus...

¹¹ Cité par BALA p.42. Traduction : Quatre d'entre eux s'appliquèrent à écouter les confessions, que les pénitents faisaient en langue portugaise, très familière dans ces contrées, ou par voie d'interprète...

¹² BALA p.34.

¹³ *Kuma* serait sans doute la trace de l'utilisation d'un pidgin utilisé sur les côtes africaines. Le kimbundu a intégré aussi la forme *kuma* qu'on pourrait considérer comme une survivance du pidgin du 16^{ème} siècle. António de Assis Júnior (ASSC p.210), dit simplement que c'est un pronom relatif ou une conjonction, lui donnant le même sens que *que*, *o qual* ou *o seguinte* (que, lequel, le suivant). Gabriel Manessy nous éclaire sur son intégration au pidgin : « Il est à remarquer que le portugais employé à partir du XV^e siècle sur les côtes de l'Afrique occidentale s'est également conformé au modèle mandingue, langue dominante dans tout l'arrière-pays et langue de commerce « international », si l'on en juge du moins par ce qu'on peut observer dans le kriol de Guinée et de Casamance qui en est le représentant moderne. Une forme *kumá* que A.Kihm (1982) considère comme issue de port. *coma* (XVI^e

A partir du 17^{ème} siècle, la langue portugaise a connu au Portugal des transformations linguistiques importantes qui l'ont fortement distinguée du reste du monde lusophone. Il s'agit du rythme d'élocution plus rapide et en tout cas moins régulier, accompagné de l'obscurcissement, de l'affaiblissement des voyelles atones [ə] et [α], et du renforcement du consonantisme. Suivant l'époque, du 16^{ème} siècle au 20^{ème}, la langue portugaise importée ne présentait pas les mêmes caractéristiques¹⁴.

En plus de ne pas être constante par le seul fait d'être d'une époque différente, au gré de l'histoire, et particulièrement en raison des intérêts économiques du Portugal, l'apport linguistique européen s'est fait de manière variable géographiquement (les européens provenaient de diverses régions ou de divers points du territoire), et socialement (diverses classes sociales prépondérantes parmi les arrivants).

Les Portugais qui débarquent en Angola, à toutes les époques, parlent donc les divers dialectes du portugais du Portugal. De plus, ce portugais envahisseur connaît une autre variation qui est l'évolution. La langue portugaise d'où est issue le portugais d'Angola d'aujourd'hui est toujours, diachroniquement et synchroniquement, à considérer dans sa variété.

Le Sud du Portugal avait déjà été une aire de colonisation où le portugais du Nord avait fait, avant de quitter le continent, l'expérience d'une adaptation dont certaines conditions se sont retrouvées au Brésil, en Angola et ailleurs. Le portugais du Nord risquait dans des conditions semblables de subir les mêmes transformations ou adaptations, et le portugais de l'Algarve, quand il était lui-même exporté, gardait plus aisément ce que la langue avait de plus exportable.

Les îles créoles, un archipel de métissage au temps de la traite

Pendant la première grande période d'expansion maritime et de commerce, s'installent peu à peu sur le territoire de l'actuel Angola une constellation de points fixes que seront les villes, les factoreries, les foires et les marchés, et les *presídios*¹⁵. L'activité fondamentale qui justifie cette organisation est le commerce, bâti sur l'échange esclaves-ivoire-cire-pacotille.

La place occupée par l'esclavage et la traite dans cette activité est centrale. Pour en donner une idée, il suffit de considérer quelques chiffres : de 1575 à 1591, 50 000 esclaves quittent l'Angola, principalement pour le Portugal et le Brésil ; de 1759 à 1803, 642 000 esclaves ont quitté l'Angola pour le Brésil selon les registres coloniaux. Ce commerce n'a réellement pris fin que vers la fin du 19^{ème} siècle.

Un système de circulation motivé commercialement a ainsi été actif durant environ trois siècles ayant pour passages principaux Lisbonne, le Cap-vert, São Tomé, l'Angola et le Brésil. La réelle présence portugaise en Angola n'est pas effective partout et est assez faible numériquement dans ce système, mais on verra qu'elle exerce une action catalytique sur de vastes territoires de l'intérieur de l'Afrique.

siècle; port. Moderne *como*) y est employée après les verbes déclaratifs lato sensu : [i nota kuma i kasisa] « il remarqua que c'était un fantôme », pour introduire des citations : [Bogajo kuma...] « Bogajo : ... », et aussi dans des énoncés dont la structure nous est maintenant familière : [i na-nega kuma i ka-furta] litt. « Il nie qu'il n'a pas volé » (Châtaignier, 1963, p.67), [bu na-çora kuma bu págu di mis ka-çiga] « tu es à te lamenter que ta paye du mois ne suffit pas » (op.cit. p.69). (MNSA p.203-204).

¹⁴ “Se houve quem divergisse do cânon primitivo, foram os Portugueses.” Cândido Juca Filho in *Língua Nacional*, 1937, cité par MLOA p.6.

¹⁵ Places fortes, ou camps fortifiés.

Luanda, capitale actuelle de l'Angola est fondée en 1576 par le portugais Paulo Dias de Novais. Pendant des siècles, un nombre très faible d'individus d'origine européenne va s'y fixer¹⁶. Son pouvoir d'attraction sera très grand dès le départ et autour de la ville se constituera, par la fusion des représentants d'ethnies les plus diverses, un nouveau peuple que les ethnologues désigneront par l'ethnonyme *Luanda*¹⁷. Réciproquement, la ville aura dès le début, en raison principalement de la mobilité des Africains, une influence variée et lointaine. L'expression « île créole » pour parler de ce phénomène qui se répétera avec tous les autres points de fixation liés au commerce en Angola, Mário António a donné le nom d' « îles créoles » :

*Les noyaux humains du littoral auxquels l'expansion portugaise a donné lieu en Afrique, ont été des « îles », dans la mesure où ils ont traduit l'implantation d'une forme de coexistence plus ou moins rigoureusement délimitée, face à l'Océan et à l'hinterland durant longtemps abandonné à son propre dynamisme.*¹⁸

Première île créole de l'archipel angolais, Luanda est aussi le plus ancien noyau urbain de l'Afrique subsaharienne. Par son influence rayonnante et son action catalytique sur un immense territoire, elle a été un modèle économique et culturel et on peut penser que la délimitation officielle et définitive du territoire à la fin du 19^{ème} siècle en est la conséquence¹⁹. Les autres pôles de l'archipel angolais seront toujours secondaires comparés à Luanda, mais c'est sur ce véritable archipel que Luanda construit son rayonnement.

Les places fortes, ou *presídios*²⁰, joueront également un rôle très important dans le maintien de cette influence. La fondation du premier *presídio* date de 1583, à Massangano. D'autres ont ensuite été créés jusqu'à en compter une dizaine au début du 19^{ème} siècle²¹. Ils assuraient la défense de populations avoisinantes et garantissaient la libre circulation sur les routes commerciales.

Un réseau commercial structuré s'était donc mis progressivement en place. Il atteignait des régions très lointaines à l'intérieur de l'Afrique, qui n'appartiennent pas aujourd'hui à l'Angola. Ses principaux agents étaient les *pombeiros*²² et *funantes*, et leurs *aviados*. Les *pombeiros* et *funantes* étaient généralement des blancs admis au sein des communautés noires et ayant des relations personnelles avec des chefs plus ou moins puissants de l'hinterland. L'*aviado* était le plus souvent un métis ou un noir qui travaillait pour le compte du *pombeiro* qui était alors son *aviante*. L'*aviado* reconnaissait les routes, et prenait les contacts à des distances parfois très éloignées des *presídios*.

¹⁶ « En 1850, Luanda compte à peu près 12 565 habitants, soit 9 270 Noirs (dont 6 020 esclaves), 2 055 métis et 1 240 Blancs. » (LMA1 p.24.)

¹⁷ « A l'extrémité ouest du domaine Kimbundo, plus précisément au pourtour de Luanda et sous l'influence de la colonisation, a été établi un peuplement compact d'individus originaires de toutes les tribus angolaises, et intensément croisés entre eux. A ce noyau, actuellement évalué à près de deux cent mille personnes, il a semblé qu'il convenait, de tout évidence, de donner une nouvelle désignation ethnique, à savoir les Luandas. » (REDINHA, José : *Distribuição étnica em Angola* – Introduction – Enregistrement ethnique – Carte, Centre d'Information et de Tourisme de l'Angola, Luanda, 1962, p. 7. Cité par OLII p. 52.

¹⁸ OLII p. 16.

¹⁹ Idée défendue par Mário António, OLII p. 21.

²⁰ Un *presídio* s'appuie sur une forteresse ayant une garnison.

²¹ Massangano, Ambaca, Cambambe, Muxima, Caconda, Pedras de Mapungo, Encoje, Novo Redondo, Benguela et Duque de Bragança, ce dernier fondé en 1839 (FEED p. 26-27).

²² On trouve parfois le mot sous la forme *pumbeiro*. Il vient du kikongo *pumbo*, qui veut dire foire.

Les langues employées dans ces transactions ne nous sont pas connues. Les hypothèses les plus vraisemblables sont que les *pombeiros*, *funantes* et *aviados* parlaient les langues africaines, que certains Africains parlaient le portugais, et que le pidgin pratiqué sur les côtes atlantiques servait de modèle pour des pidgins pratiqués dans les *presídios*. L'hypothèse qu'il ait existé, à la suite de ces pidgins, des créoles en usage en Angola n'est pas à rejeter. En tout état de cause, il n'existe plus de langue créole en Angola de nos jours²³, comme c'est le cas au Cap-Vert, à São Tomé et en Guinée-Bissau.

On en sait un peu plus sur les pratiques linguistiques à Luanda. Selon Mário António²⁴, la situation linguistique a varié avec le temps et en fonction de la position relative des deux groupes fondamentaux en présence, les Africains et les européens d'origine. C'est ainsi qu'on sait qu'il a existé un créole d'usage généralisé dans les communications entre les habitants de Luanda. Après cette période, on peut au moins parler d'une différenciation linguistique de chacune des deux langues principales en contact, le kimbundu et le portugais, chacune se dialectalisant au contact de l'autre. Notamment, à la fin de cette première grande période, on apprend grâce au témoignage d'Héli Châtelain :

*O dialecto de Luanda [dialecte du kimbundu] é fallado no concelho d'este nome, isto é, na capital e nos seus arredores immediatos, e em toda a provincia pelas pessoas oriundas da metropole, que acompanham ou precedem os brancos como criados, officiais, caixeiros, funcionarios publicos, traficantes ou aventureiros independentes.*²⁵

Mais le plus important de l'information d'Héli Châtelain est sans doute que ce dialecte du kimbundu est parlé aussi par la plupart des habitants d'origine européenne. On sait qu'une bonne partie des habitants africains parlaient aussi le portugais. C'est donc un bilinguisme kimbundu-portugais qui est alors quasi généralisé à Luanda à la fin d'une évolution de trois siècles de contacts linguistiques. Or, c'est chez les groupes dont tous les membres sont bilingues qu'on peut imaginer les libertés les plus grandes dans l'emploi des deux langues, notamment l'alternance des deux langues qui rend la transmission de l'une et l'autre langue moins respectueuse de la nature de chacune. Ainsi peut-on expliquer que le kimbundu a intégré des mots grammaticaux d'origine portugaise en assez grand nombre, ce qui reste un fait assez rare dans la région (le kitandu, qui a pourtant fait de nombreux emprunts lexicaux n'en a intégré aucun, puisque justement il n'a pas connu cette situation de bilinguisme collectif). On peut aussi penser que le portugais de Luanda, à cette période de bilinguisme, s'était éloigné plus nettement de la norme qu'il ne l'est maintenant, tout au moins chez ces groupes de bilingues qui étaient relativement importants en nombre, et stables par leur localisation.

Pour la fin de la période, le témoignage du Brésilien Macedo Soares semble faire état de la survivance de cette troisième langue de Luanda :

Dá-se mesmo um facto curioso em Angola e mais possessões d'Africa Austral : a coexistência de três vocabulários : o portuguez fallado pelos portuguezes entre si; o bundo, pelos negros entre si, e um intermédio, a que chamaremos de crioulo ou mestiço, usado nas relações dos negros com os

²³ En tout cas, il n'existe pas de créole ayant une forte parenté avec la langue portugaise, puisque le lingala est un créole de langues africaines, et que l'olumbali, né en Angola du contact de plusieurs langues africaines et du portugais, semble être un créole. C'est une des conclusions de notre travail précédent. L'olumbali est entièrement décrit par Carlos Lopes Cardoso (CASA).

²⁴ OLII p. 31-35.

²⁵ OLIA p.81, citant Héli Châtelain, *Kimbundu Grammar*, Genève, 1888-1889, XIII-XIV.

*brancos, e também pelos estrangeiros quando se querem fazer entender com portuguesas ou com negros. O mestiço se compõe de palavras portuguesas acomodadas ao gênio do bundo e tende a se generalisar e firmar, por isso mesmo é que é percebido e fallado pelos três grupos da população, negros, portuguesas e estrangeiros.*²⁶

Il ne nous reste que des reflets de ce portugais qu'on constate effectivement « plus émaillé de termes originaires du kimbundu que le portugais qui a été écrit par la suite »²⁷. Le retour en force du modèle métropolitain a rompu ensuite l'« insularité », condition génératrice de l'ancien créole, et cette condition ne sera pas davantage maintenue dans le reste de l'« archipel ». Commence en effet au 19^{ème} siècle une période de conquête systématique de l'ensemble du territoire.

La véritable colonisation

L'indépendance du Brésil en 1822, l'abolition officielle de la traite en 1836, puis celle de l'esclavage en 1878, et enfin la conférence de Berlin qui détermine les frontières en Afrique, changent profondément la donne économique et conduisent le Portugal à un changement de politique qui va provoquer la conquête systématique d'un territoire fraîchement délimité, puis l'occupation de type colonial des zones jusqu'alors non occupées, soit les 9 dixièmes du territoire en 1900. L'Angola va alors vivre une période de colonisation.

Les liens entre l'Angola et le Brésil se sont souvent faits sans le Portugal dans les siècles précédents²⁸. Une relative facilité de communication existait en faveur du Brésil : il fallait trois mois pour faire le voyage du Brésil à l'Angola au début du 19^{ème} siècle alors qu'il en fallait six en moyenne entre le Portugal et l'Angola. Les réalités économiques des deux régions étaient beaucoup plus complémentaires, basées essentiellement sur le trafic des esclaves.

Désireux d'éviter que l'Angola ne devienne un nouveau Brésil, qui avait proclamé unilatéralement son indépendance en 1822, le Portugal durcit sa politique, durcissement qui va entraîner, dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle, le déclin de la bourgeoisie angolaise. Une élite d'origine africaine existe de fait dans les « îles créoles », et cette élite va connaître un passage de la Baixa au Muceque, pour reprendre une expression de Mário António. D'après Alberto Lemos, historien angolais, les deux tiers de l'élite angolaise de Luanda étaient nés au Brésil et la majeure partie des autorités coloniales était brésilienne²⁹. Saturnino de Oliveira, à qui on doit une étude du kimbundu, était l'un d'eux. Au sujet de l'activité littéraire de la fin du 19^{ème} siècle, et pour souligner son caractère exceptionnel, Jean-Michel Massa écrit :

²⁶ A. J. De Macedo Soares, 'Portugal e Brazil na África, vestígios portuguesas nas línguas do ocidente e do oriente d'África. Colónias brasileiras na costa ocidental' (*Revista da Secção da sociedade de Geographia de Lisboa no Brazil*, Rio de Janeiro, 1886, II, 4, p.3-18), page 14, cité par Hugo Schuchardt, SHU1, traduit par Maria de Lourdes Ternes Hamad.

²⁷ OLII p.33.

²⁸ Exemple de lien « rapide » avec le Brésil : la réaction à l'occupation de l'Angola par les Hollandais en 1641, qui avait été ressentie comme une catastrophe économique contre laquelle il fallait réagir. L'importante expédition de Salvador Correia de Sá e Benevides qui commandait 15 embarcations et 1400 hommes, en provenance du Brésil, a conduit à la restauration de 1648. Autre type de liens Angola-Brazil : Certains colons viennent du Brésil. Ainsi par exemple, en novembre 1850, arrivent à Moçâmedes des colons de Pernambuco (CASA p.14). L'arrivée des premiers colons blancs dans cette ville avait eu lieu environ un an plus tôt, en août 1849 (CASA p.14).

²⁹ Lemos, Alberto. *Nótulas Históricas*. Luanda, Fundo de Turismo e Publicidade, 1969, p.203, cité par LPE1.

*Au Mozambique et en Angola surgit une classe qui parle, écrit, revendique et publie. Rien de tout cela, ni dans l'Afrique francophone, ou francographe pas plus que dans celle anglophone ou anglographe.*³⁰

Des noms s'illustrent dès cette période et qui seront les précurseurs de la littérature angolaise : Joaquim Cordeiro da Mata, Alfredo Troni, Eduardo Neves, José da Silva Maia Ferreira. Ils ne sont pas tous noirs, mais ils expriment leur solidarité avec les Africains, critiquent le système colonial, utilisent le kimbundu, et leurs écrits ne permettent pas de dire s'ils sont blancs, noirs ou métis, ce qu'on continue d'ignorer pour certains d'entre eux.

En 1885, sont alors définies par la Conférence de Berlin les frontières des pays d'Afrique. Le Portugal connaît alors les limites d'un empire qu'il n'occupe pas. La Conférence de Berlin se tient entre 14 puissances, dont les Etats-Unis, elle n'avait pas pour but le partage de l'Afrique. Elle cherche à limiter les conflits futurs à des négociations diplomatiques. Elle confirme l'interdiction de la traite à laquelle les participants avaient déjà renoncé. La conférence s'accorde enfin sur l'obligation d'assurer dans les territoires occupés par les différentes puissances sur les côtes « l'existence d'une autorité suffisante pour faire respecter les droits acquis » et « la liberté du commerce et du transit ». Seule l'occupation effective pouvait justifier du droit à la conquête. 1885 est donc le point de départ de la ruée vers l'intérieur du continent.

Le Portugal organise des expéditions militaires, et il en faudra de très nombreuses pour arriver finalement en 1926, à l'occupation effective du territoire, ce qui fait écrire à René Pélissier, qui a dénombré ces expéditions militaires :

*L'Angola est le pays d'Afrique tropicale où les ethnies ont résisté le plus vigoureusement à l'emprise européenne au début de ce siècle [le 20^{ème}]. (...) la présence effective des Portugais en Angola s'est heurtée à une résistance polymorphe mais constante.*³¹

La colonisation proprement dite est donc une période tardive³² pendant laquelle la langue portugaise connaîtra une extension dans presque tout le territoire angolais, mais une extension sans profondeur culturellement et linguistiquement, contrairement au temps des présídios, où il s'agissait de contacts profonds mais localisés.

Le légendaire tropicalisme des portugais, propension à la convivialité inter-ethnique, ne s'est pas vérifié pendant la colonisation proprement dite. Paradoxalement, c'est quand les colons étaient les moins nombreux que ce tropicalisme s'est davantage exercé et que les effets des contacts ont été les plus profonds. Au moment de l'arrivée massive d'Européens, à partir des années 1940, la distance avec l'indigène devenait un facteur culturel nouveau.

Cette distance, qui est une expression du racisme, a pour Arlindo Barbeitos, une origine politique :

*« Le temps de Salazar a été un temps terrible qui a introduit un racisme caché, mais très fort, principalement pour les familles comme la mienne, et c'est une des raisons qui m'ont amené à... traverser le fleuve. »*³³

Le ton est donné dès 1921 par un texte de loi qui interdit les langues africaines :

³⁰ MAS1 p.269.

³¹ PELA p.18-19.

³² Pour répondre à certains auteurs, notamment Angolais, René Pélissier dit que prétendre que l'Angola a connu « cinq siècles de colonisation est « (...) une véritable escroquerie intellectuelle (...), à savoir qu'il y aurait eu cinq siècles de présence portugaise en Angola équivalant à cinq siècles d'exploitation colonialiste. » PELA p.18.

³³ BAR1 p.68.

Artigo 2º : (...) nas escolas católicas, é proibido ensinar as línguas indígenas ; (...)

Artigo 3º : (...) a utilização das línguas indígenas no catecismo não é permitida a não ser como auxiliar durante o período de ensino elementar de língua portuguesa ; (...)

*§1. É proibido o emprego das línguas indígenas ou qualquer outra língua, à excepção do português, por escrito ou por panfleto, jornal, ... na catequese das missões, nas escolas e em todos os contactos com as populações locais (...)*³⁴

En 1926, c'est la loi de l'indigénat, qui sera en vigueur jusqu'en 1961, qui met en place une nette séparation des droits ainsi que le rappelle Emilio Bonvini :

*Le critère était le degré de « civilisation ». Il y avait donc, d'un côté les civilizados qui avaient droit à une carte d'identité qui faisait d'eux les égaux théoriques des Blancs (déclarés « civilisés » d'office, même si illettrés), de l'autre les indígenas : pour devenir « civilizado », il fallait à l'indigène renoncer à sa langue d'origine, renoncer à ses traditions, parler correctement le portugais, mener une vie européenne (emploi, mariage stable, etc.). En fait, seule une élite minuscule accédait à l'assimilation. Les autres restaient des mineurs, simple main-d'œuvre à bon marché, réquisitionnés au profit de l'état et des colons.*³⁵

L'assimilation faisant de la langue portugaise un critère d'accession à la citoyenneté, a constitué une pression lusitanisante qui a eu des effets plus psychologiques que numériques : il y avait moins de 200 000 assimilados à la fin des années 50, sur une population totale de 4 millions et demi d'habitants.³⁶ Voici le témoignage littéraire de Jorge Macedo sur cette époque :

*Os meninos negros, os colonialistas não deixam entrar na Escola. E para se desculparem exigem pés vestidos com sapato e bilhete de identidade. E quando isso conseguimos (um ou outro entre milhões) nos obrigam então renunciar nossos falares regionais; kimbundo, txokwe, muila, umbundu, nhaneca, etc., nos obrigam fugir viver ao pé de nossos pais, de nossa origem (a sanzala), não ir mais no quimbo, habitar casa de carácter definitivo na cidade deles, falar correntemenete e afinadinho o português de Portugal...*³⁷

En vigueur de 1928 à 1962, une autre loi permettra de « compenser » l'abolition de l'esclavage par l'enrôlement forcé ou abusif de travailleurs. Cette pratique est restée connue sous le nom de *contrato*, les travailleurs étant les *contratados*³⁸. L'interprétation abusive de cette loi a permis la pratique du travail forcé pendant toute la période.

³⁴ Norton de Matos, Legislação n°77, in *Boletim Oficial de Angola*, n°50, 1^a Série, Luanda, 1921.

³⁵ BOV1 p.10-11.

³⁶ “Em todo o caso, se a lei era assimilacionista, a prática contrariou-a frontalmente e só isso explica que no fim do decénio de 50, o número de assimilados fosse francamente irrisório, inferior a 200 mil.” OLIA p.511.

³⁷ MACB p. 105.

³⁸ « (...) os proprietários rurais, os industriais, as simples donas de casa, todos os europeus que precisavam de trabalhadores dirigiam-se à administração municipal respectiva para pedir que lhes “fornecessem” determinada quantidade de indivíduos. E a autoridade percorria então as aldeias com os seus sipaios ou chamava os sobas à administração onde lhes diziam que tinham de fornecer uns tantos rapazes (os súbditos) para o “contrato”. Sob a

Ainsi, la colonisation va mener progressivement à une séparation des Africains et des Portugais européens par la politique et l'économie. L'élite africaine angolaise est de plus en plus rare. Il est même de plus en plus rare à mesure qu'on s'approche des années 70, pour un Africain, d'appartenir à la classe moyenne, comme l'illustre Michel Cahen :

*Jusqu'au début des années soixante, les Africains ne peuvent être commerçants permanents, ils sont exclus de plus en plus de l'administration. A Luanda, il y a des Blancs cireurs de chaussures ou vendeurs de journaux à la criée. Il n'y a presque pas d'espace pour l'émergence d'une élite africaine.*³⁹

Les valeurs dominantes sont à cette époque les valeurs portugaises, la langue et la culture. Les Africains qui dans la période précédente semblaient partager les valeurs des européens vivant en Angola se voient contraints de gommer les anciennes valeurs communes que les nouveaux venus d'Europe ne partagent pas, et tout ce qu'a d'authentiquement africain leur culture pour exister socialement. Cette acculturation n'est pas toujours volontaire, mais elle l'est souvent : le colonisé y devient « complice » du colonisateur, comme nous le fait remarquer René Pélissier :

*(...) les élites africaines urbaines ont été beaucoup plus souvent contre la brousse et le gentio qu'avec eux.*⁴⁰

Les traditions africaines continuent d'exister mais disparaissent du devant de la scène. Les chants et danses traditionnelles, les pratiques religieuses, les pratiques culinaires, le mode de vie en général, tout est dévalué et c'est à peu de choses près la transplantation et la généralisation de la vie du Portugal qui s'installe peu à peu au cours de cette véritable phase de colonisation.

Un phénomène révélateur est l'adoption généralisée des noms propres portugais, qui avait commencé dès le début des contacts et qui ne souffrait quasiment plus d'exceptions au début des années 1970, que ce soit pour les noms des personnes ou pour les noms de lieux. L'adoption d'un nom portugais était liée à la conversion à la religion chrétienne dans les premiers temps puis s'est trouvée associée à l'idée même de civilisation. Cet état de fait ne gêne apparemment pas les Angolais eux-mêmes jusqu'à aujourd'hui, si ce n'est les Angolais blancs. Cet extrait d'une chronique de José Eduardo Agualusa souligne cette curieuse inversion :

*Queres ver como está tudo trocado? Os brancos chamam-se Pepetela, Ndunduma, Chassanha. Os pretos chamam-se Agostinho Neto, José Eduardo dos Santos, Mendes de Carvalho, Jorge Valentim...*⁴¹

Les Angolais ont bien sûr résisté à l'acculturation, autant qu'ils y ont cédé, ou contribué, plus ou moins consciemment et volontairement. Mário de Andrade pensait qu'en littérature, l'acculturation des Angolais ne s'était pas produite :

Dans le cas du Cap-Vert, il y a eu vraiment symbiose [avec la culture occidentale] dans la création littéraire (dès les années 30 avec le mouvement Claridade), alors que dans d'autres pays tels que l'Angola, le Mozambique et la

pressão inflexível dos castigos corporais, de que não eram excluídos os próprios sobas, obtinha-se o “fornecimento”. » Armando Castro, CTRA p.195, et voir aussi René Pélissier, PELB p. 138-151.

³⁹ CAH1 p.241.

⁴⁰ PELA p.19.

⁴¹ José Eduardo Agualusa, *A substância do amor e outras crónicas*, Publicações Dom Quixote, Lisboa, 2000, p.27.

*Guinée, ce processus d'acculturation n'a pas eu lieu, ce qui signifie que le fonds du terroir a prévalu.*⁴²

A propos de Mário de Andrade, son célèbre poème « Muimbu ua Sabalu » présenté originalement en kimbundu et traduit en portugais, est un des rares textes littéraires en kimbundu largement diffusé, d'abord dans son anthologie⁴³, puis par la mise en musique de Rui Mingas. Fernando Augusto Albuquerque Mourão interprète cette publication comme une forme de réaction à l'assimilation :

*(...) é a expressão do uso do kimbundo por Mário de Andrade, como forma de reação à assimilação (...)*⁴⁴

Le thème du poème « Muimbu ua Sabalu » est la déportation des Angolais dans les fermes de cacao de São Tomé en application du *contrato*. Et la réaction à l'assimilation aura souvent ces deux caractères : l'utilisation des langues africaines, ne serait-ce que par l'introduction de vocabulaire, et l'expression du martyre des Angolais sous le joug colonial.

En 1947, et c'était sans doute la première grande réaction à l'assimilation, un groupe musical se forme à Luanda, le Ngola Ritmos, composé de jeunes de la bourgeoisie de la capitale, survivants de l'élite africaine, dont Liceu Vieira Dias est resté le plus célèbre. Avec l'utilisation du kimbundu, la propulsion de la chanson traditionnelle angolaise sur la scène à côté des chansons portugaises africanisées, l'approche de thèmes sociaux, le tout dans un esprit de revendication d'une culture africaine au sein de la société coloniale, la création du Ngola Ritmos reste dans l'histoire de l'Angola comme le début d'un retour vers les valeurs culturelles africaines.

La réaction à l'assimilation se forgera aussi à la CEI (Casa dos Estudantes do Império)⁴⁵, fondée à Lisbonne en 1944, qui regroupait des étudiants venus des colonies portugaises. Elle a été un espace de débat et de prise de conscience, dans le sillage de la négritude, et a fortement contribué à faire connaître les productions littéraires des colonies de l'époque. A partir de Paris, la revendication culturelle africaine noire s'exprime aussi et les Angolais Mário de Andrade et Costa Andrade collaborent à la revue *Présence Africaine* à Paris dans les années 60. C'est aussi vers cette époque que *Terra Morta* de Castro Soromenho, d'abord publié à Rio en 1949⁴⁶, est ensuite publié à Paris en 1956 sous le titre *Camaxilo*, en traduction, par *Présence Africaine*.

Bien que peu violente, il y a dénonciation, dans toutes ces productions littéraires, de la souffrance d'un peuple. L'autre force de résistance, nous l'avons dit, est l'affirmation des langues africaines, toujours fortement déconseillées par la loi de 1921 citée plus haut. L'exemple du Radio Clube de Huambo donné par Mário António est celui des limites de l'acculturation et d'une accommodation de cette loi peu réaliste, empêchant la disparition officielle de ces langues. L'indépendance des pays voisins, en 1960, notamment le Congo et le Zaïre, est venue donner à des langues parlées des deux côtés de la frontière, donc aussi en Angola, une audience radiophonique qui les valorisait et qui véhiculait sans doute un message gênant pour le pouvoir colonial. Il fallait que la loi portugaise s'accommode de cette criante différence. Mário António écrivait en 1968 :

Assim, há alguns anos já que o Rádio Clube de Huambo, emitindo de Nova Lisboa, iniciou um programa bilingue Português-Umbundo e, de criação recente, funciona uma emissora, « A voz de Angola », com finalidade principal de acção

⁴² ANR1 p.20.

⁴³ ANRB p.57-60.

⁴⁴ MOU2 p.65.

⁴⁵ Voir António Faria, *Linha Estreita da Liberdade, A Casa dos Estudantes do Império*, Lisboa, Colibri, 1997.

⁴⁶ António de Castro Soromenho devient ainsi le premier auteur africain lusophone édité au Brésil.

*psicológica, em que a programação bilingue abrange, a par do português, uma meia-dúzia de línguas vernaculares angolanas : o Quicongo, o Quimbundo, o Umbundo, o Ganguela, e o Cuanhama, se não erramos na enumeração. Referimos, acima, a letra da lei, que reserva às línguas vernaculares o papel de auxiliares de aprendizagem do Português, mas o desacordo entre a prática adoptada e o espírito da lei pode ser aparente : o director da emissora acima referida justificou as emissões bilingues também porque servem a difusão do Português, o que pode ser verdade.*⁴⁷

L'action sur la langue portugaise elle-même participe de ce même esprit de résistance. Nous n'avons surtout que les expressions littéraires de cette époque qui précède l'indépendance. C'est pendant cette période que l'essentiel de l'œuvre de Luandino Vieira, d'Arnaldo Santos et de Uanhenga Xitu ont été écrites, pour ne citer que ceux-là à titre d'exemples. José Eduardo Agualusa souligne l'aspect délibérément non normatif, et même anti-normatif, de Luandino Vieira :

*Jusqu'à la parution de Luuanda, les écrivains s'étaient efforcés de revendiquer leur spécificité culturelle en surchargeant leurs livres de références à des paysages humains et géographiques; Luandino Vieira va beaucoup plus loin : il intervient au niveau de la structure de la langue elle-même. Fasciné par les richesses du portugais plus ou moins métissé des banlieues de Luanda et s'inspirant des expériences du Brésilien Guimarães Rosa, Luandino Vieira crée un discours tout à fait original. Cette nouveauté entraîne une brusque prolifération d'épigones, presque tous médiocres et même franchement mauvais, qui se méprennent sur la nature de son travail. La majorité d'entre eux avait pensé que, pour obtenir le même succès que l'auteur de Nós, os do Makulusu, il suffisait de parsemer le texte d'expressions en quimbundu ou en portugais déformé. En réalité, le travail génial de Luandino ne passe pas par un mimétisme du langage populaire mais par une complexe recreation de l'idiome portugais.*⁴⁸

Arnaldo Santos, lui, respectera ce qu'il entend et écrira plus fidèlement à cette langue portugaise de Luanda. Quant à Uanhenga Xitu, il alternera le portugais et les langues africaines dans ces textes. Les trois styles que nous évoquons ainsi en prenant ces trois écrivains pour modèles écrivent tout de même une littérature dont les thèmes sont encore le « martyr » de l'Angola, mais leur seule manière de le faire est déjà empreinte d'angolanité, et non suspecte d'assimilation. Luandino Vieira lui-même nous le confirme :

*É verdade que em certas obras, essa linguagem foi um pouco forçada, quer dizer, forçada no sentido que tentei aproveitar virtualidades então muito ténues, muito embriónicas, isso foi feito com un carácter, com uma determinação política consciente : tratava-se de, inclusive pela linguagem, demonstrar que havia já uma diferenciação cultural tão avançada que a nossa reivindicação de autonomia política tinha inclusive um suporte, já não digo literário, mas até linguístico...*⁴⁹

Toutefois, dans l'expression de nos trois modèles comme dans celles qui ont suivi, particulièrement les imitateurs de Luandino Vieira, il y a selon nous un conflit entre la recherche d'une intelligibilité dans le monde lusophone et l'accumulation de signes d'appartenance à un groupe plus ou moins

⁴⁷ OLIA p.77.

⁴⁸ AGU1 p.84-85.

⁴⁹ Luandino Vieira - LABA p.110.

restreint, qui dans le cas de Luandino Vieira pourrait être de façon caricaturale le musseque de son enfance. Le lecteur, même angolais, éprouve parfois de sérieuses difficultés de compréhension. Citons la remarque polie de Fernando J. B. Martinho dans une critique d'un livre de Jorge Macedo :

*Os desvios operados ao nível do discurso, lexical e sintagmaticamente, já exigem da parte do leitor português médio um esforço apreciável.*⁵⁰

On voit l'importance des éléments d'ordre psychologique dans l'évolution ou tout au moins l'image du portugais d'Angola par la littérature. La variation angolaise du portugais ne se constitue pas au niveau basilectal. Tout se passe au contraire comme s'il se définissait par référence et opposition implicites à la norme scolaire : parmi les variantes sont sélectionnées celles qui sont les moins correctes. Ceci implique que les initiateurs de cette pratique linguistique sont des gens qui ont accès à la norme et qui la récusent parce qu'elle est indice d'appartenance à une communauté autre que celle dont ils se réclament. On obtient alors une langue neutre, à connotation égalitaire, symbole de solidarité, alors que les degrés de correction de la langue portugaise créent une hiérarchie de niveaux.

L'indépendance

Suite logique de la révolution portugaise du 25 avril 1974, provoquée principalement par la guerre coloniale, l'indépendance de l'Angola est proclamée le 11 novembre 1975, après une décolonisation hâtive. Le grand départ des Portugais en 1975 (95 % des 400 000 européens quittent l'Angola en quelques mois) n'a pas ralenti l'influence de la langue dont ils étaient censés être les plus authentiques propagateurs. Au contraire, on a observé une accélération très nette de l'expansion de la langue portugaise en Angola, à partir de l'indépendance, paradoxalement.

Après l'indépendance, et même dès le 25 avril 1974, la population se déplace et occupe pour ainsi dire l'espace libéré par les Européens, d'abord progressivement, plus brutalement à la fin de 1975. La population des musseques devient ainsi population de l'asphalte. Plus tard, en 1978, il se produit un afflux massif d'Angolais du Zaïre qui s'installent à Luanda. D'une façon continue et en raison notamment de la guerre, les populations de l'intérieur vont également converger vers Luanda dont la population triplera en 20 ans. Ces considérations démographiques ne sont pas sans conséquences linguistiques. Beaucoup d'Angolais, venant du Zaïre notamment, commencent à apprendre le portugais à Luanda où ils continuent de pratiquer entre eux le lingala, et dans une moindre mesure le kikongo. Mais la grande majorité des populations les plus diverses, chassées de l'intérieur par la guerre, n'a d'autre choix que la langue portugaise pour se faire une place dans cette grande ville. Luanda redevient, à une autre échelle, le creuset qu'elle était au tout début de son histoire.

Le pouvoir en place, le MPLA⁵¹, ne s'exprime qu'en portugais pour l'excellente raison que la plupart des membres du gouvernement ont le portugais comme langue maternelle, ce qui n'était pas le cas des deux autres mouvements vaincus dans la course au pouvoir, le FNLA⁵², où on parle majoritairement le kikongo, et l'UNITA⁵³, dont l'umbundu est la langue dominante. De plus, la langue portugaise a été pour le MPLA surtout, la langue de la lutte, la langue de la guerre de libération. Elle devient au moment de l'indépendance un nouvel instrument de pouvoir. La diversité des langues africaines d'Angola ajouté au fait qu'aucune d'entre elles ne pouvaient garantir une unité nationale fragile, pour ne pas dire artificielle, ouvre à la langue portugaise un statut qu'aucune autre langue européenne n'a eu dans un autre pays d'Afrique accédant à l'indépendance. La langue

⁵⁰ Fernando J. B. Martinho, *África* n°4, p. 475, critique de *Gente do meu bairro*, de Jorge Macedo.

⁵¹ Movimento Popular para a Libertação de Angola.

⁵² Frente Nacional de Libertação de Angola.

⁵³ União Nacional para a Independência Total de Angola.

portugaise devient même sans doute le seul critère de l'unité nationale. Michel Cahen conteste l'idée de nation pour l'Angola après l'indépendance :

*(...) défendre le portugais comme langue de l'unité nationale de ces pays sans nations (sauf le Cap-Vert et São Tomé, nations créoles), c'est participer à l'oppression des langues africaines, à l'imposition de la nation à des peuples qui n'en ressentent pas les caractéristiques.*⁵⁴

La société d'aujourd'hui

De Cabinda au Cunene, de l'Atlantique au cœur de l'Afrique, la diversité de l'Angola est plus évidente que son unité. Les volontés de scissions se sont déjà exprimées, pour Cabinda et pour la région ovimbundu du centre, mais surtout des écarts énormes séparent les populations sur des critères géographiques et sociaux.

Le régime a installé un système inégalitaire et arbitraire où l'écart grandit entre les privilégiés et le peuple. Il y a de plus en plus les bénéficiaires directs du régime et les non bénéficiaires, sans classe moyenne, un phénomène semblable à celui qu'avait produit la colonisation intense des dernières décennies qui ont précédé l'indépendance.

En 1994, Christine Messiant pouvait décrire une situation qui, malgré la fin de la guerre civile en 1992, semble perdurer dix ans plus tard :

*La crise sociale a pris une telle ampleur que les moyens possibles pour assurer la survie ou la situation matérielle sont « illégaux » (revente, trafics, prostitution) et même, pour des minorités croissantes de la population, « antisociaux ». La crise politique s'étant traduite par l'atomisation, la fragmentation sociale et le développement de l'illégalité et de la violence, le souci de s'assurer les moyens de sa subsistance occupant l'essentiel de l'existence quotidienne, le retrait et la désaffection par rapport au pouvoir, et plus généralement la dépolitisation, l'abandon du champ politique, l'emportent sur l'organisation autonome, qu'elle soit sociale, civique ou politique. (...)*⁵⁵

La réponse aux problèmes sociaux et politiques plus généraux, observée par Christine Messiant, est surtout la religion, ce qui rappelle la société brésilienne :

*(...) le retrait par rapport au pouvoir se manifeste surtout dans la recherche de refuges contre la dureté et la violence des rapports sociaux. C'est cela que manifeste surtout le développement très rapide d'une multitude de sectes et d'Églises, certaines très particularistes, locales, ou fortement ethniques, d'autres au contraire internationales, qui ont pénétré le « marché spirituel angolais », parmi les Bakongo notamment chez lesquels l'organisation religieuse synchrétique et sectaire a une forte tradition, mais désormais bien au-delà de leurs rangs parmi toutes les populations angolaises.*⁵⁶

Les diverses divisions sociales sont nombreuses et s'imbriquent de telle façon qu'elles conduisent à ce que Christine Messiant appelle une « atomisation » de la société au sein de laquelle un individu n'est apparemment jamais coupé totalement d'un autre individu. Les critères de séparations sont nombreux mais se recourent. On ne peut pas parler de classes sociales. Les critères applicables

⁵⁴ CAH1 p.26.

⁵⁵ MEI1 p.200.

⁵⁶ MEI1 p.200.

n'autorisent pas à séparer des groupes de façon nette : la fortune, le standing, le champ professionnel, les études faites, l'appartenance à une famille dont un membre est de la nomenclature, l'âge, l'armée, la bipolarisation MPLA / UNITA, la pratique de telle ou telle religion. En fin de compte, l'atomisation contribue à une relative homogénéité du tissu social. C'est de « brassage » que parle Emilio Bonvini pour cette société, en nous laissant entrevoir les conséquences linguistiques et culturelles :

L'observateur étranger est frappé par la persistance de cette situation mouvante et forcée, déterminée par divers facteurs qui ont provoqué un constant brassage linguistique et culturel : esclavage, commerce, guerres coloniales et d'indépendance. Les récents déplacements massifs des populations et l'urbanisation sans précédent créés par les guerres pré- et postcoloniales laissent présager, sur le plan linguistique, non seulement un accroissement du nombre d'emprunts réciproques, mais aussi un renforcement de l'état de diglossie déjà manifeste dans les zones côtières et urbaines. C'est à la lumière de ces facteurs qu'il convient de considérer la réalité linguistique de l'Angola d'aujourd'hui et ses manifestations littéraires.⁵⁷

Statut de la langue portugaise dans l'Angola aujourd'hui

Il nous paraît utile de faire le point sur ce qu'on pourrait appeler le statut de la langue portugaise dans l'Angola d'aujourd'hui tel qu'il vient d'être décrit, et de préciser son image et sa valeur pour les Angolais.

Nous savons que la langue portugaise est langue officielle et langue véhiculaire, mais ces fonctions ne disent pas qu'elle est aussi la langue maternelle d'une importante proportion d'Angolais et particulièrement des jeunes. Ainsi, nous pensons qu'Irene Guerra Marques semble ignorer ce phénomène lorsqu'elle dit :

(...) a língua portuguesa (...), no nosso país, tem actualmente estatuto de língua oficial e veicular (...) Num grande número de casos, as crianças que vão pela primeira vez à escola, dominam mal ou quase desconhecem o português (...)⁵⁸

Or, un des Angolais que nous avons interviewé pour ce travail et qui a enseigné dans les écoles de Luanda pendant les premières années de l'indépendance nous dit n'avoir jamais rencontré d'enfant ne parlant pas le portugais⁵⁹. Bien sûr, dans l'intérieur du pays, dans les campagnes, le fait n'est pas rare.

Considérer la langue portugaise comme une langue véhiculaire avant tout, et pour l'ensemble du territoire, prend l'allure d'une volonté politique plus que d'une constatation scientifique. On peut y voir le désir d'apporter une aide à la survie des langues africaines qui sont de fait menacées, ou un simple refus de la réalité.

⁵⁷ BOV1.

⁵⁸ Irene Guerra Marques - ACTA p.205-206.

⁵⁹ Luís Barros, locuteur, p. 120 de notre corpus oral transcrit, Annexe 1.

Bien sûr, il n'est pas de bon ton de trop vanter la langue portugaise en Angola. Façon de répondre à Amílcar Cabral⁶⁰, Agostinho Neto ne voulait pas lui donner trop d'importance, peu après l'indépendance :

*(...) o uso exclusivo da língua portuguesa como língua oficial, veicular e actualmente utilizável na nossa literatura, não resolve os nossos problemas.*⁶¹

Et il proposait un programme vague et jamais réalisé :

*(...) estimular o desenvolvimento das línguas nacionais, com a inclusão do português como idioma veicular.*⁶²

On sait aujourd'hui que les jeunes de Luanda ne parlent pour la plupart que le portugais. On sait que depuis plusieurs générations des familles angolaises sont monolingues et lusophones dans les villes et particulièrement à Luanda. C'est pourquoi la langue portugaise n'est plus seulement officielle et véhiculaire aujourd'hui, mais aussi vernaculaire pour certaines zones urbaines du pays, tout autant que les langues africaines le sont pour des zones rurales. En terme d'importance numérique, elle serait même la deuxième langue vernaculaire du pays, après l'umbundu.

Quoiqu'il en soit, toutes les langues africaines d'Angola, sauf peut-être l'umbundu qui est devenu une langue véhiculaire dans certaines zones, sont reléguées à leurs usages traditionnels, et perdent du terrain au profit de la langue portugaise. On peut pourtant parler de pays plurilingue, même s'il s'agit d'un plurilinguisme très inégalitaire. Pour ce qui est du prestige, les langues africaines en ont encore et c'est une fierté pour un Angolais de les parler, autant qu'est senti comme une frustration le fait de n'en savoir aucune (ce qui est courant, rappelons-le). Signalons par une citation de Mário António le prestige du kimbundu et de l'umbundu :

*Assim, o quimbundo, língua da região de mais dinâmica interacção luso-africana nos quase quatro séculos de estabelecimento dos portugueses em Angola, tornou-se língua prestigiada, sendo esse prestígio porventura aumentado por nela se terem realizado trabalhos não apenas de inventariação linguística mas de intenção literária, com alguma difusão. Esse papel, no entanto, hoje surge-lhe disputado pelo umbundo, porventura suscitando recolhas mais interessantes e oferecendo a vantagem do maior número de locutores dentro das fronteiras de Angola e da função algo veicular em certas regiões onde utentes seus dominam outras línguas.*⁶³

Si le plurilinguisme, et donc tous les bilinguismes dont l'un des termes est le portugais sont inégalitaires, c'est parce que le prestige des langues africaines, ou l'affection que les Angolais

⁶⁰ Selon Amílcar Cabral, homologue guinéen d'Agostinho Neto, la langue portugaise est la meilleure chose que les Portugais aient laissée en Afrique au service des peuples colonisés. Ce n'est pas un avis général, et notamment ce n'est pas celui d'Inocência Mata qui exprime beaucoup de réserves par rapport à cette idée souvent répétée, ainsi qu'elle nous l'a confié en entretien.

⁶¹ Agostinho Neto en 1977, cité par Irene Guerra Marques - ACTA p.210.

⁶² Agostinho Neto, Orientações Fundamentais para o Desenvolvimento Económico-Social da RPA no período de 78/80, cité par Irene Guerra Marques - ACTA p.211.

⁶³ OLIA p.76.

peuvent avoir pour elles⁶⁴, ne peuvent pas lutter contre une image complexe mais forte de la langue portugaise, en dépit de son association inévitable avec les souffrances sans cesse rappelées du temps colonial. Voici comment nous analysons cette image :

1. Être considéré comme un facteur d'unité nationale a donné au portugais un statut de neutralité, au temps colonial déjà, pendant la guerre de libération ensuite, mais plus encore depuis l'indépendance, et plus fortement en temps de guerre, et on peut dire que l'Angola n'a pas d'autre critère d'unité plus concret, plus visible.
2. La langue portugaise est nécessaire pour des relations interafricaines, et particulièrement avec les autres anciennes colonies portugaises et dans les instances internationales. Elle est un moyen de se faire comprendre hors du continent que n'offrent pas les langues africaines.
3. L'image du Brésil est associée à la langue portugaise et les Angolais se sentent beaucoup d'affinités avec les Brésiliens. Cette image du Brésil n'est pas portugaise, et contribue donc à délusitaniser l'image de la langue portugaise.
4. Le portugais est aujourd'hui pour l'Angolais moyen le plus sûr moyen d'accéder à une culture venant de l'extérieur du pays. Bien que le portugais ne remplisse pas en cela toutes les fonctions de l'anglais ou du français, il a son intérêt propre. Tout ce qui véhicule une culture planétaire existe en portugais : livres et presse, chansons du Brésil, feuillets brésiliens, chaînes de télévision par satellites, Internet, etc.
5. On peut considérer la langue portugaise comme un outil, et cet outil demeurera d'autant mieux qu'il sera senti comme « un outil non portugais de communication internationale et de progrès scientifique, technique et social. »⁶⁵
6. Le portugais et le Portugal, européens et occidentaux, récoltent aussi les fruits d'une valorisation de la puissance économique à laquelle ils sont associés :

*(...) du fait que c'est de la richesse tirée de l'exploitation du pétrole par des partenaires occidentaux que dépend le régime, [que la nomenclature affiche] une ouverture sur le monde occidental, des liens forts et une valorisation très grande de cet étranger occidental, de ses devises, de ses sociétés et hommes sur place, de ses symboles; (...)*⁶⁶

Dans ces conditions, ne pas parler portugais à Luanda ou le parler mal reste un véritable handicap social⁶⁷ ainsi qu'en témoigne cet extrait de reportage de 1996 du *Journal Público* :

⁶⁴ Malgré cet attachement, parler une langue africaine, ce n'est pas toujours parler, si on en juge par cette expression, « Não fala » qui signifiait « Il ne parle pas portugais », en 1978 et après, pour parler d'un migrant récemment arrivé du Zaïre. L'expression s'utilisait encore en 1996.

⁶⁵ CAH1 p.26.

⁶⁶ MEI1 p.179.

⁶⁷ Ce handicap a pu devenir tragique si on rappelle les événements de janvier 1993 : Le 22 janvier 93, lors du « vendredi sanglant », on meurt de ne pas parler portugais assez correctement, parce qu'on est identifié comme opposant. Le test était de prononcer les mots « arroz » et « terra » : celui qui ne roulait pas ou n'insistait pas assez sur le r était considéré de l'Unita, c'est à dire du Nord ou de l'extérieur de la zone Mbundu. Parler portugais comme à Luanda, c'est donc se protéger, se reconnaître.

José Lukombo Nzatuzola nunca frequentou uma escola de português, mas aprendeu a língua nacional angolana « por consciência patriótica ». Fala quase sem sotaque, mas a maioria dos "zairenses" tem dificuldade em enfrentar o quotidiano angolano munido de três línguas que lhes fecham as portas : lingala, kikongo (a língua dos bakongos) e francês.⁶⁸

Nous devons éclaircir aussi le problème de la référence en matière normative. Le souci de garder le portugais européen comme référence s'exprime. Par opposition à la norme brésilienne d'abord, comme nous le voyons dans cette critique d'émission de radio :

« Viva a vida », enquanto programa de rádio, é um exemplo de realização a seguir com o único inconveniente de ser falado em brasileiro num país onde o português já se fala tão mal (...)⁶⁹

Ensuite, il faut dire combien le souci de cette référence existe. Par exemple, Edite Estrela, qui est au Portugal le défenseur attitré du portugais bien parlé et bien écrit a eu une chronique dans *Jango*, une publication de Huambo : « Dúvidas do falar português ». Le *Jornal de Angola* publie également une chronique régulière, « Questões de linguagem », qui tente de redresser les pronoms mal placés et les préposition mal choisies, en fonction de l'usage du Portugal.

Un article du *Jornal de Angola* du 14 avril 1993, signé Gabriel Marques, exprime et révèle aussi l'existence d'un point de vue puriste. Le ton des trois colonnes sur le sujet n'a rien d'ironique. En voici un extrait :

É que inventaram coisas novas, negativamente, em relação à língua portuguesa. Coisas como « prontos », « seja », « por centos », em vez de pronto, seja e por cento. Compreende-se que como língua veicular, corra inevitavelmente o risco de ser falada como se sabe, tal como se aprende ou se aprendeu, mas é extremamente chocante ouvir-se tanta calinada diariamente, mesmo que se perceba, que se tenha em linha de conta o que é tolerável e o que é inadmissível. (...) Imaginemos um(a) locutor(a) de televisão dizer no fim de uma emissão: « prontos, caros telespectadores tal e tal ». Um advogado a aconselhar um cliente: « seja prudente ». Um economista a anunciar: « no mês passado, o custo de vida sofreu um aumento de 2 por centos ». Uma professora a repreender: « o Chico não fez os deveres, de maneiras que fica na sala durante o recreio ». Simplesmente dramático!⁷⁰

Non seulement la référence normative est le portugais du Portugal, mais encore une pression est maintenue en faveur d'un portugais européen sans erreurs, erreurs jugées honteuses. La grande liberté que prennent les écrivains tranche particulièrement dans ces conditions avec le purisme. Remarquons simplement qu'il y a les deux tendances, en prenant comme exemple du non puriste Ismael Mateus, chroniqueur de rádio :

(...) tentou-se apresentar essa marca da comunicação fácil. E então insistimos um bocado nas « makas », insistimos no « bué » e nossas expressões que usamos todos os dias. Em tempos fomos a um sítio e estava um ministro a

⁶⁸ Pedro Rosa Mendes - *A terceira metade de Angola* - P.L. 96/08/14.

⁶⁹ Wilson Dada C.S. 2-13 p.19.

⁷⁰ Gabriel Marques - J.A.93/04/14.

*dizer bué, todo mundo diz, quem não diz? De maneira que o acto de escrever para mim é comunicar.*⁷¹

Forte de son image, de ses statuts, de sa valeur, de sa norme, la langue portugaise est envahissante dans la vie des Angolais. Si une partie de la population seulement est lusophone, toutes les manifestations écrites officielles ou non se font en langue portugaise, à très peu de chose près. C'est la langue de l'enseignement⁷² et même, contre la logique pédagogique, de l'alphabétisation des non lusophones, à part quelques expériences sans lendemains. C'est la langue de la radio, de la télévision, des journaux, de la vie administrative, du travail, de la littérature.

On peut donc affirmer qu'aujourd'hui l'Angola est le pays d'Afrique où une langue venue d'Europe s'est le plus profondément et le plus largement implantée⁷³. Même dans l'ensemble des cinq pays marqués par la colonisation portugaise en Afrique, l'Angola fait figure d'exception. La proportion actuelle du monolinguisme lusophone semble assez élevée pour créer de nouvelles conditions d'évolution de la langue, notamment la stabilisation d'une différenciation du portugais européen normatif qui puisse mener à la revendication d'une norme angolaise propre.

LES RECHERCHES ET TRAVAUX ANTÉRIEURS

Notre étude s'inscrit dans un ensemble d'études de phénomènes qui ont débuté par les grandes découvertes, par la rencontre de peuples romanophones avec l'Afrique noire. A partir du 15ème siècle se sont produits des échanges culturels, des contacts de langues, des besoins nouveaux pour exprimer des réalités nouvelles pour ces langues ont surgi et de nombreux problèmes de communication se sont posés notamment en fonction du plurilinguisme. Les langues en contact ont évolué en fonction de ces situations, les langues romanes gagnant des particularismes, des pidgins et des créoles prenant naissance dans ce vaste contexte. Dans cette somme inépuisable d'expériences étalée sur tout un continent, la langue portugaise a joué un rôle parmi les plus importants et les études qui lui sont consacrées dans cette optique ne sont pas proportionnelles à cette importance.

Il ne nous a évidemment pas été possible de dresser un bilan complet de ce qui a été publié à ce jour sur la question de la langue portugaise en Angola et de tout ce qui présente un intérêt pour contribuer à cette étude. Les pages qui suivent présentent donc surtout le matériel que nous avons utilisé pour la rédaction de notre travail, et elles font également une place à d'autres travaux qui, soit sont à la base des ouvrages que nous avons consultés, soit s'inscrivent légitimement dans ce type d'étude bien qu'il ne nous ait pas été possible de les tenir en mains, parce que trop peu diffusés ou trop récents.

La totalité des ouvrages que nous avons cités dans l'ensemble de notre travail se trouvera dans notre bibliographie que cette présentation ne remplace pas.

⁷¹ Ismael Mateus - C.S. 2-23 p.5.

⁷² La situation n'a pas changé depuis cette déclaration d'Irene Guerra Marques : « No momento actual, a escolaridade no nosso país é feita somente em língua portuguesa, pois que as condições necessárias para o ensino em línguas nacionais, não estão suficientemente criadas, embora já em fase de estudo adiantado, para que a curto prazo, a alfabetização de adultos, em certas regiões rurais, seja feita em línguas nacionais para erradicar mais facilmente o analfabetismo. » ACTA p.207 (publié en 1990).

⁷³ « (...) aujourd'hui en Angola, plus de la moitié de la population parle portugais. Je ne dis pas que c'est bon ou mauvais. C'est un fait! » BAR1 p.68.

Documentation générale sur l'Angola

Si l'essentiel de notre étude est tirée de l'observation de la langue portugaise d'Angola, nous avons cependant consulté un grand nombre de travaux touchant de près ou de loin à notre sujet. Les travaux qui traitent précisément de la langue portugaise d'Angola sont rares, mais les ouvrages sur l'Angola dont nous avons tiré profit sont nombreux et variés. Parmi eux, les études sur les langues africaines d'Angola nous ont permis de mieux cerner l'apport du substrat, et les diverses études sociologiques, politiques, littéraires, historiques, etc., nous ont apporté des précisions essentielles sur le contexte actuel et les conditions dans lesquelles l'objet de notre étude était devenu ce qu'il est.

Dans le domaine universitaire français, peu de travaux ont été consacrés à l'Angola en général. Le nombre de thèses sur un sujet en rapport avec l'Angola n'est que de quelques dizaines. Dans l'édition, et dans les médias en général, l'Angola est peu présent. Un petit nombre de spécialistes concentre aujourd'hui les connaissances sur l'Angola en France et dans le monde, tous domaines confondus. Nous avons lu, et exploité pour notre réflexion, livres et articles de René Pélissier, de Christine Messiant, de Michel Cahen, d'Emilio Bonvini, de Michel Laban, d'Arlindo Barbeitos, etc. René Pélissier remarque la difficulté dans son domaine, l'histoire :

*C'est en vain (...) qu'on (...) cherchera une ethno-histoire des Angolais avant et pendant l'occupation portugaise. La quasi-inexistence de travaux en ce domaine est une des multiples failles de l'historiographie angolaise (...)*⁷⁴

Christine Messiant nous donne un point de vue convergent :

*(...) la fermeture de l'Angola à la recherche étrangère, la nature du régime salazariste, peu porté à l'étude des populations qu'il colonise, font que la connaissance de la société angolaise est en général très pauvre et que des pans entiers de celle-ci restent inconnus.*⁷⁵

Dans le domaine linguistique qui nous intéresse, c'est Emilio Bonvini qui souligne le besoin qui se fait sentir :

*Cependant, au contact des autres langues africaines locales, [le portugais] a subi des modifications significatives, tant lexicales que syntaxiques, notamment dans les zones populaires, donnant ainsi origine à des variantes sociales dont le cas le plus typique semble être celui du linguagem dos musseques à Luanda, sans toutefois atteindre le statut de langue régionale qui serait spécifique à l'Angola. Aucune étude en profondeur n'a été, cependant, menée à ce jour. Au plan linguistique, l'Angola reste encore, malgré tout, un pays scientifiquement peu connu, et ceci en contraste avec le fait qu'il a fait l'objet, dès le XVII^e siècle, des premiers travaux linguistiques réalisés sur des langues d'Afrique.*⁷⁶

Nous ne voudrions pas, dans la liste des auteurs à qui nous devons une compréhension plus fine d'un pays aussi difficile à connaître, oublier de mentionner le nom de l'Angolais Mário António Fernandes de Oliveira, plus communément appelé Mário António. Nous le citons tout au long de notre travail et la pertinence de sa pensée nous a souvent éclairé. De 1959 jusqu'en 1988, Mário António, qui s'est également fait connaître comme poète, a publié des textes d'une grande diversité et s'est révélé un chercheur érudit délibérément interdisciplinaire.

⁷⁴ PELA p.18.

⁷⁵ MEIA p.6.

⁷⁶ BOV1 p.9.

Documentation de linguistique générale

Même si notre travail entre dans le cadre de la linguistique, on aura compris qu'il ne s'agissait pas pour nous d'aller loin dans la théorie. Aussi, même si nous avons cherché appui chez bon nombre de théoriciens, nous nous sommes résolu à rester le plus possible dans la nomenclature traditionnelle qui couvrait la quasi-totalité de nos besoins et nous nous sommes appuyé pour cela sur un dictionnaire de linguistique récent, le *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*⁷⁷.

Nous avons noté que les ouvrages de linguistique générale donnent très peu d'exemples dans le domaine lusophone, sans doute parce que les études dans ce domaine sont trop rares et trop peu diffusées pour que les linguistes puissent y puiser⁷⁸.

Documentation sur la langue portugaise

Les ouvrages généraux de références sur la langue portugaise que nous avons gardés à portée de la main sont d'abord les grammaires de Paul Teyssier, *Manuel de langue portugaise*, celle de Celso Cunha et Lindley Cintra, *Nova Gramática do Português Contemporâneo*⁷⁹, et celle de Pilar Vasquez Cuesta, *Gramática da Língua Portuguesa*⁸⁰.

Nous avons également utilisé avec profit l'*Histoire de la langue portugaise* de Paul Teyssier et *A língua do Brasil* de Gladstone Chaves de Melo.

Les dictionnaires de langue portugaise que nous avons consultés sont nombreux mais nous avons fait en sorte que la plupart de nos références se fassent sur l'édition du *Dicionário eletrônico Houaiss da língua portuguesa* de 2001.

Pour le domaine phonético-phonologique sur la langue portugaise, nous nous sommes essentiellement reporté à deux ouvrages :

- Le *Précis de phonétique portugaise* de José Alves et Angelina Vinagre Mendes⁸¹, seule tentative du genre, qui présente les prononciations normatives du Portugal et du Brésil ainsi que quelques particularités dialectales. Nous avons aussi consulté la thèse d'Angelina Vinagre Mendes qui est consacrée à la description phonético-phonologique du portugais du Brésil⁸².
- Les *Etudes de phonologie portugaise*, de Jorge Morais Barbosa, où l'auteur fait une description minutieuse et abondamment commentée du parler de Lisbonne⁸³.

⁷⁷ Edité par Larousse, Paris, 1994, et réalisé par une équipe composée de Jean Dubois, Mathée Giacomo, Louis Guespin, Christiane Marcellesi, Jean-Baptiste Marcellesi, et Jean-Pierre Mével.

⁷⁸ Il y a donc nécessité de fournir du matériel aux linguistes. On peut regretter par exemple qu'un très bon ouvrage publié en 1995 et dont l'auteur entreprend courageusement de donner du crédit en linguistique aux « variétés véhiculaires, pidgins et créoles » fasse une place très restreinte à ces phénomènes dans l'espace lusophone où pourtant ils sont variés et vivants. Il s'agit du livre de Gabriel Manessy, *Créoles, pidgins variétés véhiculaires. Procès et genèse*, CNRS Editions, Paris, 1995.

⁷⁹ *Nova Gramática do Português Contemporâneo*, Edições João da Costa, Lisboa, 1987, 734p.

⁸⁰ *Gramática da Língua Portuguesa*, Edições 70, Lisboa, 1971, 702 p.

⁸¹ *Précis de phonétique portugaise*, CNDP - CRDP de Poitiers, Poitiers, 1983, 180 p.

⁸² *Description phonético-phonologique du portugais du Brésil*, Poitiers, 1987, Thèse de doctorat NR.

⁸³ *Etudes de phonologie portugaise*, Université de Évora, Évora, 1983, 243 p., 2ème édition, 1ère édition en 1965.

Etudes sur les langues africaines d'Angola

Sur les langues africaines d'Angola, il existe une quantité assez importante de livres et d'articles. Le portugais João de Almeida Santos, mort prématurément en 1964, avait commencé à répertorier les livres et les articles écrits dans les langues bantu d'Angola et les études sur celles-ci. C'est Carlos Lopes Cardoso qui terminera ce travail qui paraît en 1966 et où on trouve 407 titres (*Boletim Internacional de bibliografia luso-brasileira*, volume VII, numéro 3, Julho-Setembro de 1966, Fundação Calouste Gulbenkian, Lisboa). Plus de 80 % des travaux ont été écrits par des missionnaires dans le but de servir de support à l'évangélisation et à l'éducation, notamment l'apprentissage de la lecture et de l'écriture dans la langue des enseignés, et dans quelques cas, l'apprentissage de la langue portugaise. L'umbundu est le plus représenté, avec pratiquement la moitié des titres, puis dans l'ordre décroissant le kimbundu, le cokwe, le kikongo, le ngangela, le kwanyama, le nyaneka-humbe et quelques autres. En ce qui concerne l'étude des langues, le kikongo et l'umbundu avaient fait l'objet, à la publication de cette bibliographie, d'une quinzaine de grammaires et dictionnaires chacun et le kimbundu, lui, d'une vingtaine.

Tous ces titres ne sont pas d'une utilité directe pour la connaissance du portugais d'Angola, mais ils apportent des informations non négligeables sur le prestige de ces différentes langues, sur leur structure, sur leur degré d'interaction avec le portugais. Ils donnent la mesure de l'intérêt linguistique porté à l'Angola en cinq siècles. Nous citons ceux que nous avons consultés avec le plus de profit.

En 1864, un Luandais et un médecin brésilien installé à Luanda, Manuel Alves de Castro Francina et Saturnino de Sousa e Oliveira, publiaient *Elementos Gramaticais da Lingua Nbandu*. Les deux auteurs sont les premiers à parler de la prononciation du portugais d'Angola. C'est aussi la première œuvre où une place, quoique faible, est faite à la littérature orale angolaise, puisqu'y sont inclus vingt proverbes mbundu.

Héli Châtelain, missionnaire protestant suisse, qui a vécu 20 ans en Angola à la fin du XIXe siècle et s'est consacré à l'étude du kimbundu, a laissé deux œuvres principales dignes de grand intérêt : *Kimbundu Grammar, Grammatica Elementar do Kimbundu ou Lingua de Angola*⁸⁴ et *Folks Tales of Angola*⁸⁵. L'influence d'Héli Châtelain a suscité d'autres études, et par des Angolais de pure souche cette fois, puisqu'on lui attribue l'engagement de Joaquim Dias Cordeiro da Mata, auteur d'un dictionnaire, *Ensaio de dicionario Kimbundu-Portuguez*, publié en 1893.

Carlos Lopes Cardoso a fait la seule enquête scientifique linguistique sur l'olumbali, langue parlée par une dizaine de milliers de personnes en Angola vers les années 1950. Son travail, qui donne un abondant vocabulaire et quelques dizaines de phrases traduites, en plus d'éléments culturels concernant les Mbali⁸⁶, locuteurs de l'olumbali, nous apporte les éléments indispensables pour répondre à la question de la nature de cette langue, créole angolais dans lequel la langue portugaise n'a contribué que pour quelques éléments de vocabulaire.

Sur le kimbundu, la thèse récente de José Domingos Pedro, *Etude grammaticale du kimbundu*⁸⁷, nous a également été très utile par l'abondance des exemples qui y figurent et par sa critique de travaux antérieurs.

⁸⁴ Genève, 1888-1889.

⁸⁵ Boston, 1894.

⁸⁶ Les Mbali ne sont pas une ethnie, mais une communauté définie par son statut social et culturel, formée d'individus provenant essentiellement de deux zones, l'une où on parle kimbundu et l'autre où on parle umbundu. Au moment de l'enquête de Carlos Lopes Cardoso, 1962, celui-ci en compte 4476 dans la région de Moçâmedes (actuellement Namib). C'est évidemment l'activité économique qui déterminait les régions d'installation des Mbali.

⁸⁷ Université René Descartes, Paris, 1993.

Les dictionnaires bilingues luso-africain de diverses langues d'Angola nous ont été d'un grand secours dans la partie de notre travail consacré au lexique. Nous avons ainsi pu élucider bien des points obscurs. Nous en avons utilisé 7 principaux :

- Pour le kimbundu : *Ensaio de dicionário kimbúndu-portuguez*, de Joaquim Dias Cordeiro da Matta⁸⁸ ; *Dicionário kimbundu-português*, d'António de Assis Júnior⁸⁹ ; *Dicionário complementar português-kimbundu-kikongo*, de António da Silva Maia⁹⁰.
- Pour le kikongo, en plus du précédent dictionnaire trilingue : *Dictionary and grammar of the Kongo language as spoken at San Salvador*, de W. Holman Bentley⁹¹.
- Pour le cokwe : *Dicionário cokwe-português*, d'Adriano Barbosa⁹².
- Pour la langue nyaneka : *Dicionário português-nhaneca* d'António Joaquim da Silva⁹³.
- Pour la langue umbundu : *Dicionário português-umbundu*, de Grégoire Le Guennec⁹⁴.

Etudes sur le portugais dans les langues d'Afrique

On sait qu'entre toutes les langues romanes, le portugais occupe une place privilégiée en matière de contact avec les langues africaines.⁹⁵ Les rapports actuels que la langue portugaise entretient avec les langues africaines en Angola ne sont qu'un aspect et un moment dans une situation de contact et d'échange qui remonte aux voyages des découvertes du XVe siècle.

Les langues africaines d'Angola et de beaucoup d'autres pays d'Afrique ont fait des emprunts lexicaux au portugais et ce depuis le début des contacts. Les langues les plus emprunteuses ont été le kikongo, le kimbundu et l'umbundu. L'examen de ces emprunts, faits à différentes époques, nous sont une source d'information importante, notamment pour la nature des contacts et des échanges.

Willy Bal, dans *Afro-Romanica Studia*⁹⁶, recense une grande quantité d'ouvrages sur ce sujet et y présente lui-même quatre études précieuses :

- « Emprunts romans en Kintandu, dialecte Kikongo » ;
- « Portugais Pombeiro 'Commerçant Ambulant du « Sertão »' » ;
- « O Destino de Palavras de Origem Portuguesa num Dialecto Quicongo »
- « A Propos de Mots d'Origine Portugaise en Afrique Noire ».

Etudes sur la littérature angolaise

Si nous avons utilisé de très nombreux volumes de la littérature angolaise elle-même, les ouvrages sur la littérature angolaise, relativement nombreux, ne nous ont été d'aucun secours. Le sujet de la

⁸⁸ Lisboa, 1893.

⁸⁹ Luanda, Argente, Santos & C^a, s. d.

⁹⁰ Cucujães (Portugal), Edição do autor, 1964.

⁹¹ London, Trübner & Co., 1887.

⁹² Coimbra, Instituto de Antropologia, Universidade de Coimbra, 1989.

⁹³ Lisboa, Instituto de Investigação Científica de Angola, 1966.

⁹⁴ Luanda, Instituto de Investigação Científica de Angola, 1972.

⁹⁵ « Un premier objet d'étude est constitué par les mots d'origine négro-africaine passés dans le vocabulaire général de certaines langues romanes, soit par emprunt direct soit par intermédiaire d'une autre langue. Ces mots sont peu nombreux. Le phénomène n'a une certaine importance qu'en portugais (à la fois langue emprunteuse et véhicule d'emprunts), surtout dans le portugais du Brésil. » BALA p.11.

⁹⁶ Albufeira, Edições Poseidon, 1979.

littérature semble très éloigné de la langue et nous pouvons constater que les problèmes de langue, notamment celui du vocabulaire, y sont nettement esquivés, selon nous. Néanmoins, il convient de citer les principaux chercheurs qui ont écrit sur cette littérature et l'ont fait connaître et mieux comprendre et sont ou ont été les plus compétents sur l'ensemble des questions angolaises : Janheinz Jahn, Gerald Moser, Manuel Ferreira, Russel Hamilton, Carlos Ervedosa, Salvato Trigo, Alfredo Margarido, Pires Laranjeira.

On trouvera dans notre bibliographie l'ensemble des œuvres littéraires qui entre dans le corpus écrit que nous avons analysé. Nous n'avons appliqué pour le choix des œuvres aucun critère de qualité littéraire. Il faut tout de même remarquer que là encore l'Angola se distingue par l'ampleur de l'activité littéraire et éditrice en langue portugaise, qui est également témoin d'un désir collectif d'affirmation linguistique.⁹⁷

Etudes parallèles

Sur le portugais du Mozambique, sur le français d'Afrique, sur le bilinguisme et le plurilinguisme, des études ont été faites, que nous avons lues, et qui ont présenté pour nous un intérêt à la fois méthodologique et scientifique.

Le portugais du Mozambique se trouve dans des conditions comparables à celui de l'Angola, avec une histoire comportant de nombreux parallélismes et un substrat de langues bantu. Curieusement, le portugais du Mozambique a fait l'objet de plus de recherches que le portugais d'Angola. Nous connaissons en effet au moins trois recherches, toutes sur le système verbal, dont les auteurs sont des universitaires portugaises et dont la lecture nous a utilement éclairé. Inês Machungo, d'abord, en 1986, dans *Sintaxe e semântica dos tempos verbais no português de Moçambique*, a étudié 10 heures d'enregistrements d'une population ciblée (substrat bantu) de 40 personnes. Perpétua Gonçalves a publié en 1990 *A construção de uma gramática de português em Moçambique : aspectos da estrutura argumental dos verbos*. Elle étudie un important corpus oral et tente de démontrer que tous les phénomènes qu'elle observe sont dus à un unique principe, selon la théorie de Lightfoot, et elle explique l'altération par le locuteur par la théorie du cas. Maria José Albarran, avec *Aspectos sintáticos-semânticos dos verbos locativos no português oral de Maputo*, publié en 1991, a mené à bien une étude localisée (Maputo) sur un point précis (les verbes locatifs) où les exemples abondent. Bien qu'elle y fasse un usage inflationniste de symboles, la méthode d'analyse est rigoureuse. Nous y avons trouvé des particularismes communs au portugais d'Angola et à celui de Maputo.

Michel Laban, que nous avons cité plus haut pour son travail sur le portugais d'Angola à propos de sa thèse sur Luandino Vieira, s'est intéressé parallèlement au portugais du Mozambique et a réuni une somme d'informations qui devront aboutir à des publications. Nous n'avons connaissance de ce travail et de ces prolongements attendus que par quelques pages lues sur Internet⁹⁸. Cette lecture nous a conforté par les observations qu'elles contiennent et qui rejoignent celles que nous avons pu faire sur le portugais d'Angola.

Sur le français d'Afrique, nous devons citer les noms de Gabriel Manessy⁹⁹ et de Pierre Dumont¹⁰⁰, dont nous avons consulté les ouvrages. Gabriel Manessy commence une courte étude d'un corpus

⁹⁷ Rui Duarte de Carvalho, écrivain angolais, remarquait avec humour dans les années 1990 : « (...) [l'édition] est bien une des rares productions du pays au cours de ces dix-sept dernières années ... » DUA1 p.59

⁹⁸ L'équivalent de six pages lues sur le site http://www.geocities.com/ail_br/ail.html, consulté le 7 décembre 2004.

⁹⁹ Gabriel Manessy, *Créoles, pidgins, variétés véhiculaires. Procès et genèse*, CNRS Editions, Paris, 1995, 276 p.

¹⁰⁰ Pierre Dumont, *Le français et les langues africaines au Sénégal*, ACCT - Karthala, Paris, 1983, 380 p.

oral recueilli auprès de locuteurs camerounais du français par cette remarque qui nous fait penser que ce sont les études africaines qui sont délaissées plus que les études lusitanistes d’Afrique :

*(...) la formation, souvent postulée, mais pratiquement jamais analysée jusqu’à ce jour de français régionaux en Afrique.*¹⁰¹

Quelques autres études existent cependant sur le français d’Afrique. Gabriel Manessy lui-même signale celle de S. Lafage sur le français togolais en pays ewe (Sud-Togo), et aussi celles de Hattiger et Lescutier sur le F.P.I. ou F.P.A. (Français Populaire Ivoirien ou d’Abidjan), lequel présente un degré de variabilité qui n’est pas sans rappeler notre continuum du portugais d’Angola. Le bilinguisme africano-européen a également déjà été étudié, notamment par Maurice Houis¹⁰², mais en ne tenant pas compte de l’aspect luso-africain. Or, ce dernier est particulièrement atypique comparé aux domaines du français et de l’anglais. Il est évident que ces études seront modifiées lorsqu’il sera possible de disposer de données sur l’Afrique lusophone. C’est en tout cas ce que nous porte à croire l’affirmation de Manuel Ferreira :

*(...) a « filosofia linguística » dos cinco países africanos nomeados [les pays africains de langue officielle portugaise] não coincide inteiramente ou, em muitos aspectos, se afasta mesmo inteiramente da dos outros ou da quase totalidade dos outros países africanos libertos.*¹⁰³

Nous devons signaler que nous n’avons pas exploré le domaine de l’anglais d’Afrique.

Les travaux sur notre sujet

Les ouvrages généraux récents sur la langue portugaise, notamment les grammaires, ne prétendent pas traiter la langue portugaise en dehors des deux normes européenne et américaine. Il est donc logique que nous y ayons trouvé très peu d’éléments, mais l’existence d’une variante angolaise y est généralement signalée. Il existe cependant des travaux consacrés à la langue portugaise d’Angola et nous avons exploité tous ceux dont l’existence nous a été connue.

Dans d’anciennes publications sur la langue portugaise, nous avons trouvé des éléments permettant de dater certains particularismes. Trois auteurs de la fin du 19^{ème} siècle et du début du 20^{ème} ont glissé dans leurs études quelques remarques qui nous ont été utiles : Gonçalves Viana fait une allusion au « portugais des colonies »¹⁰⁴ dans son étude publiée en 1883 ; Leite de Vasconcelos, sur trois pages de son *Esquisse d’une dialectologie portugaise*¹⁰⁵, donne, en 1901, quelques éléments de la particularité du portugais qui se parle alors en Angola ; et Hugo Schuchardt avait récolté une somme d’informations sur le portugais parlé dans le monde, dont nous avons exploité celles qui concernaient l’Angola, contenues dans un article de 1888¹⁰⁶.

Outre que l’œuvre de fiction d’Oscar Ribas est en elle-même un corpus où se reflète la langue portugaise d’Angola, surtout lorsqu’il y fait parler ses personnages, son apport scientifique est une des plus utiles collaborations pour la connaissance du portugais d’Angola. De 1955 à 1988, il a

¹⁰¹ MNSA p.89.

¹⁰² Maurice Houis, *Anthropologie Linguistique de l’Afrique Noire*, Presses Universitaires de France, Paris, 1971, 230 p.

¹⁰³ FER2 p.12 en 1982.

¹⁰⁴ *Estudos de fonética portuguesa*, Lisboa, Imprensa Nacional-Casa da Moeda, 1973, p.106.

¹⁰⁵ *Esquisse d’une dialectologie portugaise*, Lisboa, Instituto Nacional de Investigação Científica, 1987.

¹⁰⁶ Beiträge zur Kenntnis des Kreolischen Romanisch. I.Allgemeineres über das Negerportugiesische, in *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XII, 1888, p.242-254.

travaillé à un dictionnaire publié en 1997 sous le titre *Dicionário dos regionalismos angolanos*¹⁰⁷. Ce dictionnaire unique en son genre est semblable, à moins grande échelle, à celui de Luís da Câmara Cascudo pour le Brésil (les deux hommes se connaissaient). L'introduction de cet ouvrage est également un des rares documents qui tentent de cerner les caractères de la langue portugaise d'Angola.

Une publication de 1985, de l'institut de linguistique de la faculté de lettres de Lisbonne, signée Beatriz Correia Mendes, dont le titre est *Contributo para o estudo da língua portuguesa em Angola*¹⁰⁸, constitue le travail le plus global dont nous disposons sur les problèmes généraux liés au portugais d'Angola. Il s'agit d'une analyse des écarts linguistiques à partir d'un corpus de douze œuvres littéraires angolaises, choisies pour présenter un éventail de styles et de genres. L'essentiel des aspects sémantiques, morphosyntaxiques et lexicaux y est abordé, ainsi que quelques points de phonologie. Les données rassemblées sont une source appréciable d'informations et la conception du travail une excellente base de réflexion. Nous avons cependant été très étonné du peu de diffusion de ce travail qu'on ne trouve dans aucune bibliographie malgré son caractère unique et sa qualité.

La thèse de Michel Laban¹⁰⁹, bien qu'il n'y étudie principalement qu'un seul auteur, Luandino Vieira, recourant seulement pour quelques comparaisons à l'œuvre de Boaventura Cardoso, celle de Jorge Macedo et celle de Uanhenga Xitu, donne une analyse profonde et complète des écarts syntaxiques et lexicaux de son corpus. Nous en avons intégré de nombreux éléments dans notre travail.

Frédéric Carral a fait en 1997 un travail de DEA sous le titre *L'usage de la langue portugaise dans la ville de Luanda*¹¹⁰, travail qui nous a permis de vérifier les évolutions depuis notre dernier séjour en 1980 grâce aux observations attentives qu'a fait l'auteur pendant un séjour de 20 mois qui a pris fin en 1994. Il s'agit d'un véritable travail de terrain sans préjugés dont le produit, un mémoire de 140 pages avec 80 pages d'annexes, nous a fourni une matière appréciable.

Annette Endruschat s'est consacrée jusqu'en 1984 à un travail de plus grande envergure en langue allemande non traduit à ce jour¹¹¹. Son corpus est constitué de quelques œuvres d'écrivains connus, de publications à contenu politique et de périodiques de la presse angolaise. On y trouve les écarts syntaxiques les plus courants (chute de prépositions, de conjonctions, d'articles, substitution du pronom direct par le pronom indirect, place du pronom, réduction des flexions), un lexique de néologismes (dont un bon nombre ne sont pas spécialement angolais, mais attestés au Portugal) et de bantouismes (une centaine pour ces derniers, bon nombre d'entre eux se trouvant parmi les néologismes) et une étude de la formation des néologismes à l'époque la plus dure du parti unique, dont beaucoup sont pris dans le champ politique et ont perdu leur actualité. Ce travail n'a pas connu de diffusion, mais une partie de son contenu est reprise dans un article et diffusée en France¹¹². La

¹⁰⁷ *Dicionário de Regionalismos Angolanos*, Matosinhos, Contemporânea, 1998.

¹⁰⁸ *Contributo para o estudo da língua portuguesa em Angola*, Lisboa, Publicações do instituto de Linguística de Faculdade de Letras de Lisboa, 1985.

¹⁰⁹ *L'oeuvre littéraire de Luandino Vieira*, Université de Paris-Sorbonne, 1979.

¹¹⁰ *L'usage de la langue portugaise dans la ville de Luanda - Angola*, Mémoire de DEA, Université Paris 5, René Descartes, Paris, 1997.

¹¹¹ *Studien zue Portugiesischen Sprache in der Volksrepublik Angola (unter Besonderer Berücksichtigung lexikalischer und soziolinguistischer aspekte)*, Université de Leipzig, 1984.

¹¹². Nous nous permettons quelques remarques sur cet article (END1 p.75) qui a été assez bien diffusé. Si le travail d'Annette Endruschat fait incontestablement avancer la recherche dans notre domaine, on peut hélas constater qu'il

théorie essentielle qui s'en dégage est l'existence de la notion de « *linguagem dos muceques* ». Le « *linguagem dos muceques* » y devient le creuset des particularités de la langue portugaise d'Angola. Elle se montre également sensible à l'aspect diastratique de la diversité et parle de dialecte social. Elle affirme qu'il n'y a jamais eu de créole en Angola, ce qui est contradictoire avec la théorie de Mário António.

Publié en 2000, le livre d'Amélia Mingas, *Interferência do kimbundu no português falado em Lwanda*¹¹³, apporte des éclairages intéressants sur des points précis :

- le passage au portugais du vocabulaire emprunté au kimbundu et ses adaptations phonologiques,
- l'origine kimbundu de certains mots angolais d'aujourd'hui,
- l'influence bantu des structures syntaxiques typiques, comme l'emploi du pronom indirect au lieu du pronom direct.

Comme elle le dit elle-même, son ouvrage, dont le premier jet était un travail de maîtrise à l'Université de Paris V, « n'est qu'une petite contribution à une étude plus générale du problème du contact des langues en Angola ». Nous remarquons qu'Amélia Mingas pose déjà la langue portugaise d'Angola comme une variante angolaise du portugais, ce qui entraîne sa préfacière, Irene Guerra Marques, à prévoir l'établissement d'une norme angolaise et ses conséquences pour l'éducation en Angola : révision des grammaires, fixation de l'orthographe, nouveau matériel didactique.

Parmi les nombreux articles que nous avons lus, nous distinguons maintenant les quelques-uns que nous commentons ci-après.

Gilberto Moura, dans *Aspectos de inserção das línguas autóctones no discurso narrativo em português*, publié dans la Revista da Faculdade de Letras¹¹⁴, s'intéresse à l'entrée progressive des langues bantu dans la littérature angolaise. Il s'agit d'un excellent article riche en données diverses sur les œuvres et sur leurs auteurs, Gilberto Moura ayant personnellement connu certains d'entre eux.

Une réflexion sur les africanismes publiée en 1985 et qui a pour auteur Carlos Alberto Antunes Maciel, *O tratamento Lexicográfico de Textos Africanos em Língua Portuguesa*¹¹⁵, nous a aidé dans notre réflexion sur les occurrences uniques et sur les particularismes lexicaux communs au Brésil et à l'Angola.

n'est pas fiable dans les détails. C'est ainsi que nous avons trouvé des erreurs qui nous ont empêché d'y puiser des informations sur le vocabulaire. Pour Annette Endruschat, *carienguista*, qui vient de *cariengue*, lequel voudrait dire « chat », signifie « travailleur marron » (ce qui est vrai), or *karienge* veut dire « travail occasionnel » en kimbundu selon António de Assis Júnior (ASSC p.99), équivalent du portugais *biscato* (NOBA p.37), d'où peut-être une confusion avec *gato* (chat) ; *camba* (ami, camarade, membre du MPLA), or *camba* ne peut évoquer un membre du MPLA que dans le contexte et le mot *camarada* lui était toujours préféré à cette époque, il garde simplement le sens d' « ami », « pote », le plus souvent ; *kuacha* (« coq », « membre de l'UNITA »), or *kuacha* veut dire « le jour s'est levé » en umbundu, il est seulement associé au symbole du coq, et sert de cri de ralliement des membres de l'Unita ; *muxima* (« cœur », « centre ville »), or ce deuxième sens ne peut être qu'une simple métaphore, *muxima* est en premier lieu le cœur dans le sens lié aux qualités de cœur et il y a peut-être confusion avec *Mutamba* qui est effectivement le nom du quartier qui est au cœur de Luanda.

¹¹³ *Interferência do kimbundu no português falado em Luanda*, Porto, Campo das Letras, 2000.

¹¹⁴ MOA1.

¹¹⁵ MCI1.

Le numéro 5/6 de décembre 1991 de la *Revista Internacional de Língua Portuguesa* dont le thème principal est « Viagens no Português » fait place à plusieurs articles utiles à la connaissance du portugais d'Angola et à la réflexion sur celui-ci, notamment sur la question des emprunts¹¹⁶.

Un article de 15 pages sur les formes de l'allocution¹¹⁷ dans le portugais d'Angola a été publié en 1984 par Maria-Fernanda Silva-Brummel¹¹⁸. Elle a mené son étude à partir d'un corpus écrit de 17 œuvres angolaises publiées entre 1976 et 1980. Les conclusions auxquelles elle arrive nous ont paru très réalistes et nous avons utilisé quelques unes de ces observations. Elle fait notamment ressortir le fait que les formes classiques et les formes nouvelles coexistent en portugais d'Angola, constate une force novatrice vigoureuse et affirme que la période actuelle est une période de transition pour la langue portugaise d'Angola.

L'Université de Leipzig a créé l'Afro-lusitanistique, et elle a publié une série d'articles en 1986 soulignant des aspects de la syntaxe et du vocabulaire d'Angola, parmi d'autres considérations concernant le Mozambique et les créoles portugais en Afrique. On y trouve sous la plume de Matthias Perl, Eberhard Gärtner et Annette Endruschat, des données précises sur le portugais d'Angola dans trois articles en français. Ces articles ont été repris par une publication de l'Université de Rennes¹¹⁹.

CONCEPTION, MÉTHODE ET STRUCTURATION DE NOTRE TRAVAIL

Notre expérience de six ans en Angola¹²⁰ est le vrai point de départ de notre intérêt. Notre propre apprentissage du portugais s'est fait, en grande partie, en Angola, où nous nous sommes trouvé confronté au voisinage des deux normes du Portugal et du Brésil¹²¹ avec l'affirmation « hors-norme » de la langue portugaise des Angolais. Or, s'il existait une documentation sur les langues africaines d'Angola, on ne trouvait rien sur le portugais d'Angola lui-même, à part quelques glossaires, dont les précieux « *elucidários* » à la fin des livres d'Oscar Ribas¹²². Nous avons alors senti l'appel du vide et commencé à réunir toutes sortes de documents avec le projet, au début très vague, d'être au moins compétent sur la question de la langue portugaise d'Angola. Cette curiosité s'est traduite au fil du temps par la rédaction de deux mémoires sur l'Angola dans le domaine de la linguistique de la langue portugaise¹²³, sous la direction du professeur Emílio Giústi, ce qui nous a

¹¹⁶ Articles classés dans la bibliographie sous les codes CAO1, SNO1, OLI1, et MRI1.

¹¹⁷ Question traditionnellement appelée *tratamento* dans les études lusitanistes.

¹¹⁸ BRU1. Silva-Brummel, Maria Fernanda, *As formas de tratamento no português angolano*, p.271-286, Umgangssprache in der Iberoromania, Tübingen, Gunter Narr Verlag Tübingen, 1984, dédié à Heinz Kröll.

¹¹⁹ *La langue portugaise en Afrique - Etudes Portugaises et Brésiliennes*, XXI - Nouvelle série VI - février 1989, Presse Universitaires de Rennes 2.

¹²⁰ Nous y avons résidé pendant deux périodes, d'abord de 1972 à 1975 puis de 1977 à 1980.

¹²¹ Par les contacts que nous avons avec des Portugais nés au Portugal et vivant en Angola, et avec des Brésiliens, nombreux dans la coopération à l'époque de notre deuxième séjour.

¹²² « *Elucidários* » dont l'aboutissement a été le *Dicionário de regionalismos angolanos*, qui est aujourd'hui le document le plus complet sur le portugais d'Angola.

¹²³ Un mémoire de maîtrise, *Aspect de la langue portugaise en Angola (langue écrite et langue parlée)*, en 1990, et un mémoire de DEA, *Phénomènes de pidginisation et de créolisation en Angola*, en 1992, tous deux sous la direction d'Emílio Milton Giústi.

permis de former le projet plus précis de cette troisième recherche, notre souci ayant toujours été de contribuer, à notre niveau, à légitimer cet aspect mal connu de la langue portugaise.

Dès le début, l'idée s'est imposée de décrire la langue portugaise d'Angola globalement et dans son contexte, de préférence à l'approfondissement d'un aspect restreint, tel que le seul vocabulaire par exemple. S'il y avait eu un principe général d'évolution à découvrir, il se serait révélé dans tous les domaines et il fallait alors les explorer. La description que nous allons en faire ne peut pas être complète, ne serait-ce que par la nouveauté du sujet et la grande diversité de la langue portugaise dans un pays aussi grand. Cependant, nous la voulons globale, c'est-à-dire excluant le moins possible de domaines de la description linguistique, et surtout pas le domaine sonore, qui a été le moins étudié jusqu'à présent, et qui, pourtant, est le premier stade de toute langue.

Nous nous sommes placé ensuite dans l'esprit de ce conseil d'André Martinet au nom duquel il nous fallait observer un maximum de faits vérifiables et intervenir le moins subjectivement possible :

La linguistique est l'étude du langage humain. Une étude est dite scientifique lorsqu'elle se fonde sur l'observation des faits et s'abstient de proposer un choix parmi ces faits au nom de certains principes esthétiques ou moraux.¹²⁴

Nous nous sommes donc attaché à ne pas écarter d'éléments ni à donner plus de valeur à d'autres sans véritables critères. C'est ainsi que la valeur littéraire notamment n'a pas été un critère et que nous avons considéré dans le cadre de cette étude qu'il s'agissait d'une valeur subjective ou tout au moins civilisationnelle, et finalement extra-linguistique, bien qu'elle ait de véritables liens avec les questions de langue. C'est ainsi que nous n'avons pas posé non plus le problème de l'authenticité, de l'angolanité des auteurs. Pas plus que le caractère littéraire, l'origine ethnique, le lieu de naissance, ne nous ont semblé pertinents linguistiquement. Ces données n'ont isolément aucune valeur qui nous aurait fait écarter tel ou tel auteur, tel ou tel locuteur. Les choix qui se sont imposés de la manière la plus autoritaire ont été nos limites, les limites qu'imposent un travail individuel privé, les limites de temps, de moyens de toute sorte, d'accès aux données, etc.

La sélection des éléments devant servir de base à notre réflexion s'est faite assez logiquement en fonction de la norme actuelle du portugais du Portugal. D'abord parce que c'est aujourd'hui la référence officielle en Angola, mais aussi parce que cette référence est un moyen commode, objectif et assez précis, même s'il est parfois un peu irréel dans le sens où ce n'est pas cette norme qui a été importée du Portugal en Angola depuis le 15^{ème} siècle, ni même dans la phase intensive de la colonisation, ou alors de façon très faible. Nous ne perdons pas de vue cette réalité au cours de notre étude, mais ce choix justifie que, quand nous employons le mot « écart », nous parlions d'écarts angolais à la norme du Portugal pour les phénomènes dont nous avons fait l'inventaire.

Comme on le verra, notre étude est essentiellement qualitative. Nous ne recourons que très peu aux chiffres, exception faite pour quelques points de la partie consacrée aux problèmes lexicosémantiques : champs lexicaux et occurrences uniques notamment. Sans donner la mesure proprement dite des phénomènes, il nous a tout de même été possible de déceler un ensemble de tendances qui peuvent à l'avenir concourir à une systématisation d'où émergerait la norme angolaise.

Dans les travaux qui nous ont servi d'appui et de base de travail, nous avons trouvé nombre d'affirmations qui méritaient d'être remises en question, ne serait-ce que pour être confirmées. La principale d'entre elles, l'influence des langues bantu, est un sorte d'évidence, exprimée ci-dessous respectivement par Annette Endruschat et Gilberto Moura :

¹²⁴ MRNA p.6.

*Dans l'influence des langues bantoues au portugais, nous voyons la force motrice la plus importante pour le développement d'un portugais typique angolais.*¹²⁵

*O português, na África, também toma várias formas. O de Angola, mais especificamente o de Luanda, aproxima-se do português do Brasil e registram-se numerosos acréscimos, principalmente devido à fusão com as línguas locais.*¹²⁶

Il nous a donc paru nécessaire de nous demander dans quelle proportion et sur quels points joue cette influence, et quelles sont les autres forces en présence.

Au delà de notre propre expérience, nous avons, dès que ce projet a pris corps, rassemblé un nombre significatif d'enregistrements présentant une variété appréciable, corpus sonore qui s'est joint à un demi-millier d'ouvrages d'Angola et sur l'Angola amassé au fil des années et constamment enrichi depuis. Et c'est sur ce matériau que nous appuyons notre réflexion, en prenant pour modèle des travaux dont le contenu ou la méthode nous ont semblé exploitables, aussi bien qu'en puisant dans les ouvrages des linguistes quelques réconforts théoriques éclairants. La base concrète de notre analyse est donc constituée par une dizaine d'heures d'enregistrements de 163 locuteurs angolais, une somme d'écrits composée essentiellement de 130 livres d'auteurs angolais (pas tous du genre littéraire, mais en grande majorité) et d'exemplaires de 24 périodiques (de 1 à 92 suivant les périodiques), mais aussi de quelques écrits privés, et enfin de renseignements recueillis auprès d'informateurs, toutes ces sources étant listées dans nos pages.

Le problème de la structure à donner à la présentation de nos observations s'est posé en son temps et nous pensons qu'il s'est résolu naturellement. Les problèmes de vocabulaire se présentaient comme un domaine bien visible et facile à distinguer d'un deuxième domaine qui serait la syntaxe, tout ce qui concerne la prononciation étant un troisième domaine. Au fil de la recherche, nous avons donné un ordre à nos trois domaines, en raison du degré de stabilisation et de généralisation des phénomènes, et nous avons mieux défini ces trois champs :

- d'abord les « écarts phonético-phonologiques » puisqu'il y a déjà de fait une prononciation angolaise du portugais et qu'un énoncé même court permet de distinguer un Angolais d'un Portugais, aussi bien que d'un Brésilien ;
- ensuite les « écarts léxico-sémantiques », puisque des énoncés parfois très longs en sont exempts ;
- puis les « écarts morpho-syntaxiques », parce que les Angolais sont nombreux qui peuvent s'exprimer en respectant totalement la norme actuelle de référence en ce domaine.

Mais cette classification, pour naturelle qu'elle soit, nous a posé quelques problèmes et on pourra nous reprocher à juste titre de ne pas avoir pu éviter les redites et d'avoir eu du mal à y faire entrer toutes nos observations. Le prolongement de certains mots par –éé, par exemple, est-il un simple allongement de la durée de la voyelle, un suffixe, la marque d'un vocatif, une interjection ? Nous nous sommes résolu aux redites dans ce cas dans nos différents domaines en faisant des renvois.

Avec cette structure, nous n'avons cependant pas traité tout ce qui peut être traité en matière de description d'une langue. Nous avons laissé délibérément de côté la question orthographique qui existe bel et bien et pourrait être objet d'étude, mais aussi le problème des structures profondes ou sous-jacentes qui, sans doute plus bantu que latines, expliqueraient certaines formes surprenantes du portugais d'Angola.

¹²⁵ END1 p.76.

¹²⁶ MOU2 p.70.

Enfin, notre conclusion fera le point des caractères et des tendances qui seront apparues au cours de notre analyse.

La thèse proprement dite est ensuite accompagnée de trois annexes : la transcription intégrale de nos enregistrements que nous avons appelée « corpus oral » ; le lexique de la langue portugaise d'Angola constitué au fil de la recherche et donnant le sens des termes angolais, leur origine et des exemples de leur emploi ; et enfin la transcription de trois interviews d'écrivains dont nous citons des extraits dans nos pages, Óscar Ribas, Arlindo Barbeitos et Arnaldo Santos que nous avons interrogés dans l'optique de ce travail.

Nous avons conscience que dans les pages qui suivent, des erreurs, des manques et d'autres imperfections subsistent et c'est pourquoi nous espérons qu'elles seront lues par le plus grand nombre possible de spécialistes et de connaisseurs et que ceux-ci nous les feront remarquer. Nous leur exprimons par avance notre reconnaissance pour cette aide à dépasser nos limites.

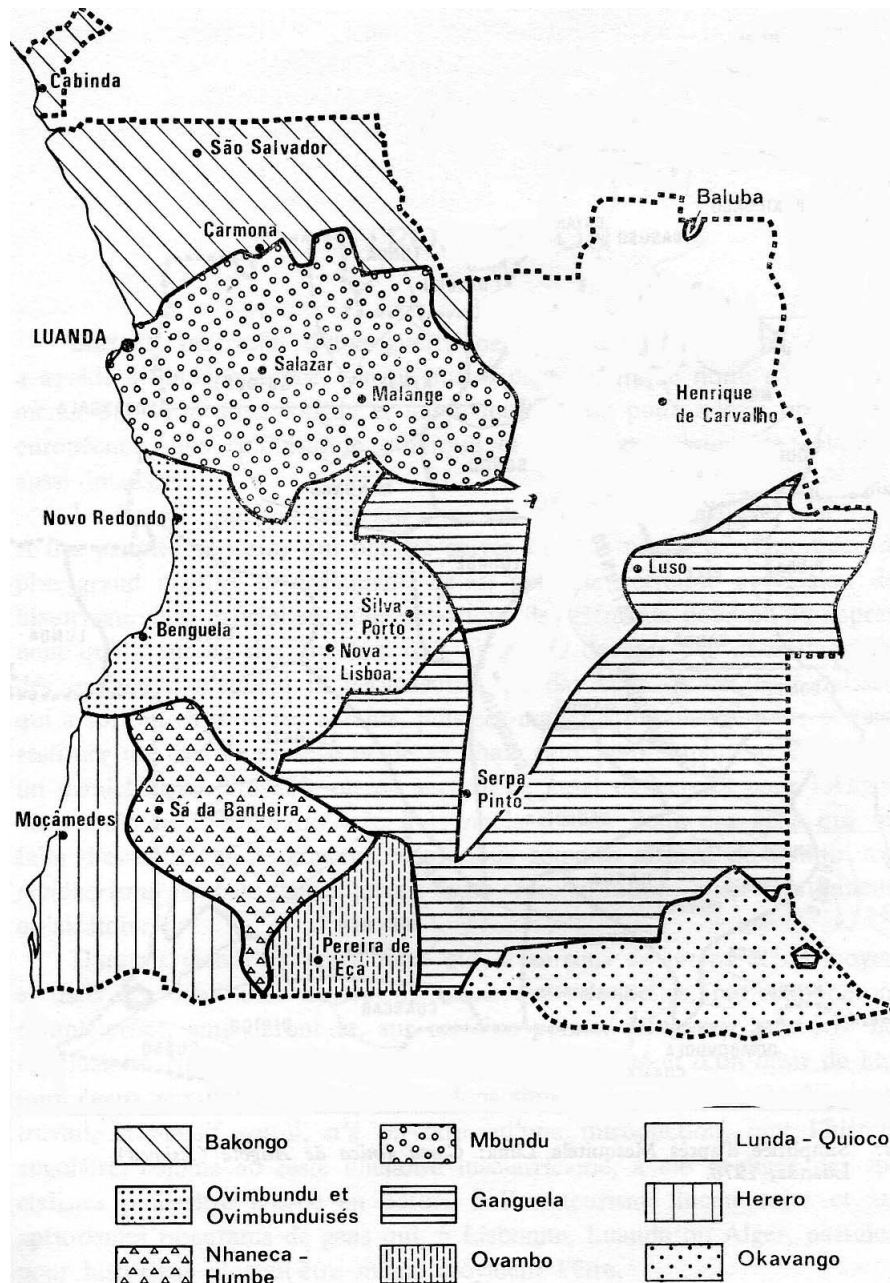
L'ensemble aura aussi à souffrir d'un faible approfondissement. Le parti pris de donner un panorama large de la langue portugaise en Angola ne nous semblait pas compatible avec une grande finesse sur tous les points. Il nous fallait admettre une certaine superficialité pour pouvoir avoir et donner une vue d'ensemble cohérente.

Nous espérons que la contribution que nous donnons ainsi aux études consacrées au portugais servira de point de départ ou d'encouragement à de nouvelles études jusqu'à occuper dans l'université française la place qui, nous semble-t-il, devrait leur revenir. Nous espérons ainsi voir un jour approfondis les points que nous n'avons fait qu'effleurer.



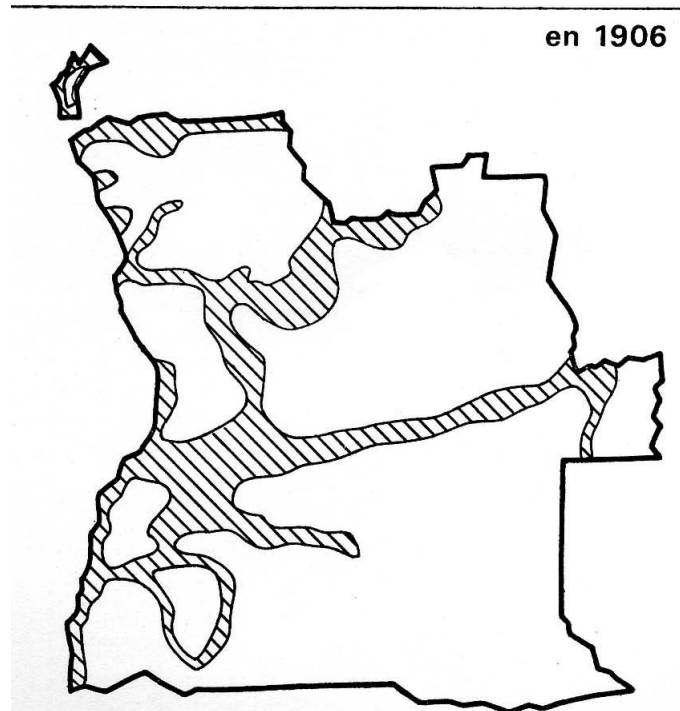
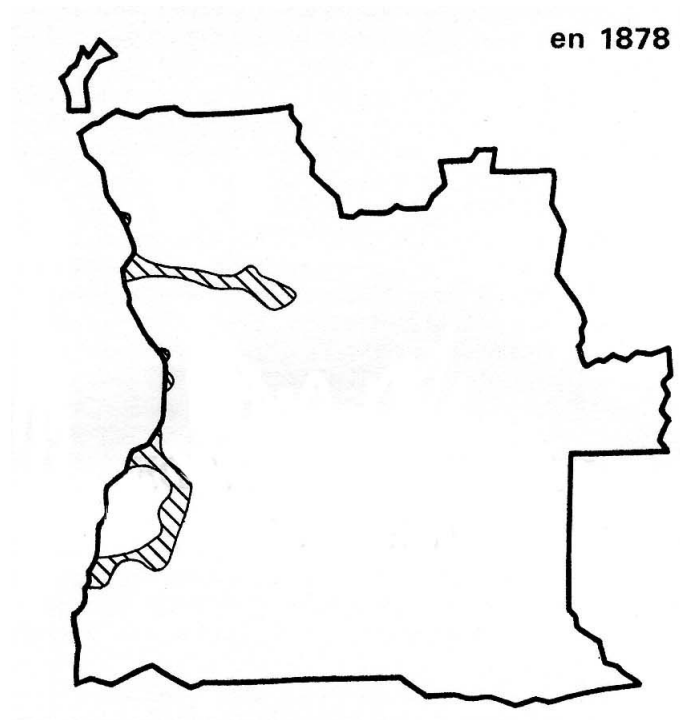
Carte 1 : les régions et les villes, les pays limitrophes¹²⁷

¹²⁷ Tirée de Cahen, Michel, et alii, *Pays lusophones d'Afrique – Sources d'information pour le développement*, Paris, IBISCUS / CEAN, 2000, p.59.



Carte 2 : les grands groupes ethnolinguistiques¹²⁸

¹²⁸ Tirée de PELA, p. 15, René Pélissier l'ayant lui-même établie d'après Mesquitela Lima, *Carta étnica de Angola* (Esboço), Luanda, 1970. Ces données sont donc présentées avec les noms des villes de l'époque et ne sont pas actualisées. Les frontières étaient déjà approximatives et ont pu se déplacer significativement depuis, en particulier du fait de la guerre.



Carte 3 : occupation portugaise avant la colonisation tardive¹²⁹

¹²⁹ Carte tirée de PELA p. 160.